

Vivre dans un village du Laonnois occupé pendant la première guerre mondiale

Le journal d'Alexis Dessaint, habitant de Chaillevois (1914-1917)

Introduction

Le journal d'Alexis Dessaint a été découvert en 1999 par Henri Déprez, un arrière-petit-neveu, à la suite du décès de sa mère. Il reposait, complètement oublié dans un petit carnet noir, au milieu de papiers de famille. Son aspect n'est guère engageant, l'humidité ayant gondolé sa couverture cartonnée et moisi de nombreux feuillets, mais son intérêt apparaît d'autant plus vite qu'il est soigneusement calligraphié et que sa première page porte le titre suivant : « Quelques notes succinctes sur la guerre et sur mon séjour en territoire occupé. 1914-1915-1916-1917. »

Il ne s'agit pas d'un journal écrit au jour le jour. Il suffit de le feuilleter pour s'en rendre compte : l'écriture est toujours la même, bien appliquée, il n'y a pas de ratures et l'encre ne varie pas, sauf à partir du 8 janvier 1917 où elle devient nettement plus claire. La lecture des cent trente-quatre pages le confirme : pour octobre 1914, l'auteur écrit : « Je résume très succinctement les événements du mois que j'ai pu recueillir et qui m'ont paru certains », et, quelques lignes plus loin, il ajoute : « Quant au pain, il sera fait par la même femme qui s'est déjà dévouée en septembre, et plus tard, par un boulanger de Mons qui nous en fournira d'excellent jusqu'au mois de mars 1915. »

Alexis Dessaint a tenu un journal au jour le jour de 1914 à 1917, mais, une fois la guerre finie, il l'a repris. Il a recopié certains passages, surtout pour les années 1915 et 1916, il en a résumé d'autres, pour la fin de l'été et l'automne de 1914, ainsi que pour le récit de l'évacuation vers la France libre au printemps de 1917, et il a ajouté une introduction sur les causes immédiates de la Première Guerre mondiale. Seule cette deuxième version est parvenue jusqu'à nous.

L'auteur rêvait sans doute de la publier, du moins de la faire lire au-delà du cercle familial. En témoignent ses précisions sur ses proches : Blanche, « ma nièce », ainsi que son petit-neveu, Maurice, « appelé à Brest lors de la mobilisation en qualité de sous-lieutenant de réserve », et sa petite-nièce, Germaine, « restée auprès de son père, instituteur à Anizy ».

Qui est Alexis Dessaint ? Né le 24 juin 1839 à Chailvet dans une famille modeste¹, il s'était destiné à devenir prêtre, mais n'avait pas été ordonné après ses études au séminaire. Il avait préféré se marier et enseigner les lettres à

1. Son père était maçon. Voir Arch. dép. Aisne, 5 Mi 141/7, année 1839, acte n° 7.

l'Institut Saint-Charles de Chauny. Veuf et sans enfant², il résidait ordinairement à Paris, au n° 6 de la rue de Mézières³, et consacrait beaucoup de temps à la pratique religieuse et à la lecture du très catholique *Écho de Paris*.

Lorsque la guerre éclata, il était chez une amie à Mennecy, dans la région parisienne. Il revint dans la capitale et se démena pour monter dans un train en direction de Chaillevois. On peut s'interroger sur ses motivations à venir dans l'Aisne alors que les Allemands marchaient déjà vers la frontière franco-belge. Il dit qu'il avait l'habitude de séjourner dans sa famille chaque année au commencement d'août, mais le poids des habitudes suffit-il à expliquer son départ pour le nord ? On peut en douter à la lecture de son journal. Dès les premiers jours d'août, Alexis Dessaint se montre très préoccupé par les difficultés du ravitaillement. Il évoque les fermetures de nombreuses boucheries, charcuteries et boulangeries parisiennes, ainsi que le « gros pain » en vente dans la capitale, un « gros pain » mécontentant « certains estomacs délicats ». La déclaration de guerre n'a-t-elle pas réveillé en lui les souvenirs du Siège de Paris ? Alors, de septembre 1870 à janvier 1871, le pain Ferry avait été maudit par les Parisiens. Quant à la viande, faute de pouvoir goûter des animaux du Jardin des plantes servis dans les meilleurs restaurants, on avait dû se contenter des chiens, des chats et des rats de la capitale⁴.

Dès le déclenchement du nouveau conflit franco-allemand, Alexis Dessaint préféra avoir à sa disposition les produits du terroir laonnois. Ils étaient accommodés par sa nièce Blanche pour la table de son beau-frère, Ernest Oppiliart, veuf de sa sœur Marie. Ce fut donc chez eux, à Chaillevois, que l'arrivée des Allemands le surprit, le 2 septembre 1914. Dans les jours qui suivirent, il assista aux premières exactions de l'ennemi et vécut confiné dans la maison familiale, avec l'angoisse suscitée par le bruit des combats qui se livraient dans la région du Chemin des Dames, lors de la bataille de la Marne.

Puis, l'occupation s'installa ponctuée par les réquisitions de produits alimentaires, de métaux, de main-d'œuvre et de logements. Vu son âge, Alexis Dessaint ne fut pas contraint au travail forcé. Ce qui lui fut particulièrement pénible, ce fut l'obligation de supporter la présence des Allemands jusque chez lui. Quand l'ennemi était bien élevé et de surcroît francophile, comme cet officier qui avait en Allemagne « une bibliothèque française composée de nos principaux auteurs depuis le XIV^e siècle », la contrainte était supportable, mais quand il se montrait grossier et bruyant, elle devenait une « plaie sans cesse rouverte et suppurante »⁵.

2. Henri Déprez m'a non seulement fait connaître le journal d'Alexis Dessaint. Il m'a aussi fourni tous les renseignements sur sa famille. Je l'en remercie.

3. L'adresse se trouve sur la deuxième page de couverture du carnet contenant le journal d'Alexis Dessaint.

4. Voir Victor Debuchy, *La Vie à Paris pendant le siège 1870-1871*, Paris-Montréal, L'Harmattan, 1999.

5. Voir les « ennemis dans nos maisons » si souvent évoqués dans Annette Becker (éd.), *Journaux de combattants et de civils de la France du Nord dans la Grande Guerre*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1998.

Dès la fin de l'année 1916, l'épouvante d'une évacuation commença à gagner la population du village. Ce furent d'abord les habitants de Brancourt, puis ceux d'Anizy qui durent tout abandonner. Enfin, le 11 mars 1917, les vieillards et les enfants de Chaillevois reçurent l'ordre de se rendre à la gare de Chailvet et d'embarquer dans un train devant les conduire en Belgique. Ils restèrent à Gembloux, près de Namur, jusqu'au début du mois de juillet. Puis, leur périple reprit jusqu'à Évian, en France libre. De là, Alexis Dessaint put rentrer à Paris et retrouver son appartement « en bon état, grâce à une excellente amie qui avait eu l'extrême obligeance de le préparer depuis longtemps ».

Dans son journal, on ne rencontre pas l'enfer des tranchées. On ne voit pas de soldats patauger dans la boue. On ne vit pas l'horreur des tirs de barrage. On va à la rencontre des non-combattants du Laonnois occupé, d'une Mme Hermant déplorant la confiscation de sa batterie de cuisine, d'un M. de Hédouville trop crédule ou d'un vieillard de Mons exécuté par les Allemands. Avec une foule de détails inédits, on découvre leur guerre à eux, une guerre qui s'entend de loin, mais qui reste omniprésente.

Céline Jordan-Meille, adjointe au directeur des Archives départementales de l'Aisne, a écrit dans un récent article consacré aux carnets et journaux rédigés par des Axonais non-combattants : « Ces carnets et journaux sont [...] une source de premier ordre pour qui s'intéresse à l'histoire de la Première Guerre mondiale. » Puis, elle a conclu en disant : « Parfois oubliés par la mémoire des familles, ils ne doivent pas être perdus pour l'Histoire »⁶. Cette nécessité apparaîtrait encore plus évidente après la lecture du journal d'Alexis Dessaint.

Éric THIERRY

6. Céline Jordan-Meille, « La Guerre de 14-18 au jour le jour. Journaux et carnets écrits dans l'Aisne par des non-combattants », *Graines d'Histoire. La mémoire de l'Aisne*, n° 7, automne 1999, p. 24.

Quelques notes succinctes sur la guerre et sur mon séjour en territoire occupé 1914-1915-1916-1917⁷

À la suite de l'attentat de Sarajevo où l'archiduc héritier du trône d'Autriche, François-Ferdinand, et sa femme trouvèrent la mort⁸, le gouvernement autrichien, croyant ou feignant de croire à la complicité de la Serbie, déclara la guerre à ce petit peuple encore tout meurtri de sa double lutte contre les Turcs et les Bulgares⁹. Il est plus que probable que c'est à l'instigation de l'Allemagne, son alliée, que le vieil empereur François-Joseph se décida à prendre les armes, malgré l'attitude menaçante de la Russie qui ne pouvait laisser écraser les Slaves des Balkans dans une lutte inégale. D'où, mobilisation de l'Allemagne, de la France et de la Russie¹⁰.

Des propositions de conciliation faites d'abord par le tsar au Kaiser, puis par le cabinet anglais de Lord Grey ne sont pas acceptées par l'Allemagne¹¹ et la guerre européenne est engagée¹². L'Angleterre, que l'invasion allemande de la Belgique neutre a décidé à nous prêter son concours sur terre et sur mer¹³, a porté deux corps d'armée sur les Flandres, tandis que l'Italie affirme sa neutralité.

J'étais à Mennechy¹⁴ quand, vers la fin de juillet, le rappel des permissionnaires d'abord¹⁵, puis immédiatement après la mobilisation générale jet-tent la stupeur sur ce gros village¹⁶.

7. Anne-Marie Déprez, arrière-petite-nièce d'Alexis Dessaint, a très soigneusement retranscrit ce texte et Évelyne René l'a saisi avec application. Je les en remercie.

8. Le 28 juin 1914.

9. L'Autriche-Hongrie a déclaré la guerre à la Serbie le 28 juillet 1914. Peuplée de quatre millions d'habitants, la Serbie était sortie victorieuse, mais sérieusement éprouvée, des deux guerres balkaniques menées l'une en 1912 contre la Turquie et l'autre, l'année suivante, contre la Bulgarie.

10. La mobilisation a été décidée le 30 juillet 1914 par la Russie et le 1^{er} août par l'Allemagne et la France.

11. Du 26 au 30 juillet 1914, plusieurs propositions d'arbitrage international ont été faites par le tsar Nicolas II et Lord Grey, ministre britannique des Affaires étrangères, au gouvernement allemand, mais également au gouvernement autrichien. Voir Pierre Renouvin, *Les origines immédiates de la guerre (28 juin-4 août 1914)*, Paris, Alfred Costes Éditeur, 1927, 2^e éd., p. 92-191.

12. L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie le 1^{er} août 1914 et à la France le 3.

13. L'Allemagne a envahi la Belgique le 4 août 1914. Aussitôt, l'Angleterre lui a déclaré la guerre.

14. Aujourd'hui dans le département de l'Essonne, près d'Évry.

15. Les permissionnaires ont été rappelés dans leur garnison le 28 juillet 1914. Le lendemain, ce sont les officiers de réserve qui ont dû rejoindre leur corps d'origine. Ils ont été prévenus par message télégraphique.

16. L'ordre de mobilisation générale a été décrété par le gouvernement français le 1^{er} août 1914, mais affiché seulement le lendemain.

Je me proposais, comme chaque année, de me rendre dans ma famille au commencement d'août avec l'intention de passer 48 heures à Paris.

Le samedi 1^{er} août, je pris le train avec Mme Grimblot qui désirait embrasser son petit-fils appelé à la frontière de l'Est. Nous entrâmes, non sans difficulté, dans un compartiment où s'entassaient des réservistes qui avaient déjà reçu leur feuille de route. Les jeunes gens paraissaient pleins d'entrain et de confiance et témoignaient d'une belle humeur que ne partageaient pas complètement les quelques civils plus âgés qui se trouvaient parmi eux¹⁷.

À Paris

À la gare de Lyon, une foule obstruait les rues et nous eûmes toutes les peines du monde à nous trouver un fiacre, les tramways ne circulant que très irrégulièrement et une grande partie des autos et tous les autobus étant réquisitionnés. On pouvait déjà s'apercevoir que la physionomie de Paris était changée, la circulation à peu près nulle, tandis que de longues queues se formaient devant les banques et les magasins d'alimentation.

Il n'était plus question, le lendemain, de gagner la gare du Nord pour aller dans l'Aisne, pas plus du reste que les autres gares où la mobilisation générale proclamée officiellement le dimanche 2 août attirait des masses d'hommes rappelés de leurs foyers ou de leurs garnisons.

Nous eûmes le plaisir de voir le petit-fils de Mme Grimblot qui devait se rendre le lendemain à Épinal comme soldat du génie. Il était plein d'assurance aussi et se figurait qu'on en finirait une fois pour toutes avec les Allemands.

Les jours suivants, on apprenait que les ennemis, violant la neutralité de la Belgique et du Luxembourg¹⁸, assiégeaient Liège qui résistait héroïquement¹⁹ et peu après Dinant et Namur, puis ils franchissaient la Meuse en poussant l'armée belge obligée de se replier sur la forteresse d'Anvers.

L'armée française était aussi entrée en Belgique avec l'appui des deux corps anglais et l'on espérait que ces forces réunies prenant l'offensive briseraient l'effort des masses allemandes qui avaient pour objectif l'envahissement de la France par le Nord dépourvu de places fortes, sauf la petite forteresse de Maubeuge. Aucun renseignement n'était donné par les journaux sur l'importance et la position de nos troupes. Quant aux lettres particulières, elles n'arrivaient pas à destination ou elles étaient l'objet d'un sévère contrôle. Il y avait bien les

17. Après avoir analysé l'état de l'opinion publique française le 1^{er} août 1914, l'historien Jean-Jacques Becker a écrit : « Il apparaît donc bien, sans pour autant sous-estimer les manifestations qui eurent lieu, qu'en cette soirée du 1^{er} août 1914, les vagues de l'enthousiasme belliqueux n'ont toujours pas déferlé sur la France » (1914. *Comment les Français sont entrés dans la guerre. Contribution à l'étude de l'opinion publique, printemps-été 1914*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977, p. 312).

18. Le Luxembourg a été envahi le 2 août 1914.

19. Les Allemands ont pris le dernier fort couvrant Liège le 17 août 1914. Sur la bataille de Liège, voir Pierre Miquel, *La Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1983, p. 123-124.

communiqués officiels qui étaient assez rassurants, mais sans aucune précision. C'est ainsi que nous avons appris que notre armée de l'Est avait pénétré dans la Haute Alsace, qu'elle s'était battue à Altkirch dont elle s'était emparée et occupé Mulhouse une première fois, puis qu'elle avait dû évacuer cette ville ouverte devant une offensive allemande, pour la réoccuper un peu plus tard²⁰. En somme, nos progrès de ce côté, sauf certains points de la crête des Vosges, paraissaient assez peu importants, encore fallut-il se replier à l'annonce que le gros des forces ennemies marchait sur la France par la Belgique et obligeait nos troupes du Nord à renoncer à l'offensive.

12 août - Les communiqués officiels deviennent de plus en plus obscurs. On se dispute cependant les journaux qui affirment que la mobilisation se fait avec un ordre et une discipline admirables et que tous les partis s'unissent dans un seul sentiment et une seule volonté : l'amour et la défense de la Patrie.

Les jours s'écoulent péniblement à Paris sans que je puisse songer à prendre le train pour Chaillevois, pas plus d'ailleurs que Mme G. qui a fait d'inutiles tentatives pour retourner à Mennecy.

La gare de Lyon est toujours encombrée d'étrangers que l'on renvoie dans leur pays, foule grouillante et bigarrée qui attend, dans toutes les rues avoisinant la gare, l'heure qui lui permettra de s'engouffrer dans les trains²¹.

Des barrages de municipaux interdisent l'accès de la gare à toute personne non munie d'un sauf-conduit. C'est pourquoi tous les commissariats de police sont assiégés du matin au soir par une foule de gens qui demandent leur laissez-passer. Les formalités sont très sévères et quantité de personnes ne peuvent obtenir de sauf-conduit, faute de pièces d'identité suffisantes. Ainsi ma pauvre amie qui n'a à présenter que sa quittance de loyer de la rue Daguerre se voit dans la nécessité d'ajourner son départ ou de recourir à un subterfuge qui la délivre enfin.

Pendant ce temps l'ordre règne à Paris dont l'état de siège est proclamé, ainsi que dans toute la France. L'opinion néanmoins commence à s'énervier en l'absence de nouvelles précises sur les opérations militaires. Une seule chose est certaine, c'est que les armées alliées de la France, de l'Angleterre et de la Belgique se replient sur nos départements du Nord pour essayer de barrer la route aux Allemands qui poussent leur masse profonde vers Chimay et la vallée de l'Oise.

Je disais plus haut que l'ordre régnait à Paris grâce à l'activité de la police et aux mesures prises par l'autorité militaire ordonnant la fermeture des cafés

20. Le 7 août 1914, les Français ont franchi la frontière au-dessus de Belfort. Ils ont pris Altkirch le jour même, puis Mulhouse le lendemain. Ils ont dû abandonner cette ville dès le 10. Ils l'ont ensuite réoccupée, du 12 au 20 août. Voir P. Miquel, *op. cit.*, p. 101-104.

21. Dès la fin de juillet, les Italiens qui travaillaient en France, en Belgique et en Allemagne ont commencé à fuir. La plupart descendaient vers l'Italie en passant par Paris, et donc par la gare de Lyon. Voir Sergio Romano, *Histoire de l'Italie du Risorgimento à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, p. 163.

à huit heures du soir et interdisant la circulation après cette heure des autos, tramways, et métro Nord-Sud. Il n'y eut guère de désordre commis qu'à l'égard des nombreuses succursales de la grande Société laitière Maggi soupçonnée, avec raison je crois, de favoriser l'espionnage allemand. Tous les magasins de cette Société furent mis à sac et il fut fait, dans la mairie de mon arrondissement, une distribution gratuite du lait confisqué dont profita tout le quartier²².

À partir de ce jour, un certain trouble fut apporté dans l'alimentation. Bon nombre de boucheries et de charcuteries furent fermées par suite de la mobilisation des garçons et même des patrons.

La boulangerie, elle aussi, fut atteinte pour la même raison et défense fut faite de ne pétrir autre chose que du gros pain, ce qui naturellement mécontenta certains estomacs délicats. Quant à la pâtisserie, elle fut également interdite.

Les choses durèrent ainsi jusqu'au 15 août, par une température torride. La fête de l'Assomption fut célébrée dans les églises par une foule exceptionnellement nombreuse et recueillie²³. Tout le monde sentait que le moment était solennel puisqu'il s'agissait des destinées de la Patrie et qu'en définitive c'est Dieu qui tient dans ses mains le sort des nations. Quant au monde officiel, il avait négligé, comme toujours, de s'associer aux prières publiques ordonnées en la circonstance par l'archevêque de Paris.

Entre-temps, je lisais avidement les journaux du matin, de midi et du soir qui donnaient tous la même note optimiste et accueillaient sans contrôle le récit des atrocités attribuées aux troupes allemandes. Je restai quelque peu sceptique sur les chants de victoire et sur les actes abominables des ennemis. Ces *prétendus crimes*²⁴ ont causé du reste, dans nos régions du Nord un affolement dont j'ai été témoin et dont je parlerai plus loin.

Je lisais surtout avec plaisir, dans *L'Écho de Paris*, les admirables articles de M. de Mun²⁵ et de Maurice Barrès que l'accord unanime de tous les partis au moment de la mobilisation remplissait d'espérance. Je me rappelais que ces vrais patriotes avaient souvent, dans la presse et à la tribune, protesté contre l'indifférence ou l'incurie de nos gouvernants en face de notre situation militaire et des menaces de jour en jour plus accusées de l'empire allemand. « *L'heure décisive* » annoncée par le grand orateur²⁶ avait enfin sonné et nous allions faire l'essai

22. La société Maggi était en fait une société suisse. Voir J.-J. Becker, *op. cit.*, p. 499-503.

23. Les premiers mois de la guerre ont été le théâtre d'un spectaculaire réchauffement de la ferveur religieuse en France. Voir Michel Lagrée, « Exilés dans leur patrie », *Histoire des catholiques en France*, François Lebrun (dir.), Paris, Pluriel, 1985, p. 441-442.

24. Un « trop vrais hélas ! » a été ensuite ajouté par Alexis Dessaint. Celui-ci a souligné tous les passages en italique. Sur les crimes allemands, voir John Horne et Alan Kramer, *German Atrocities, 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

25. Il s'agit d'Albert de Mun, le promoteur du catholicisme social. Voir Philippe Levillain, *Albert de Mun : catholicisme français et catholicisme romain, du « Syllabus » au ralliement*, Rome, École française de Rome ; Paris, De Boccard, 1983.

26. Dans ses articles de *L'Écho de Paris* et à la tribune de la Ligue des patriotes, Maurice Barrès a souvent exprimé sa préoccupation de la menace germanique. Voir Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Éditions Complexe, 1985.

de cette armée composée en majeure partie de réservistes qui avaient bénéficié de la détestable loi de deux ans²⁷ et qui portait peut-être en elle, avec l'insuffisance de formation militaire, le germe des passions antisociales et antimilitaristes qu'on lui avait inoculé depuis plus de quinze ans. C'étaient les réflexions qui m'assaillaient tout en parcourant les pages magnifiques et réconfortantes qu'on se disputait dans tous les milieux parisiens.

Enfin, la presse étant moins grande aux abords des commissariats, je me décide à demander un sauf-conduit pour Chaillevois et je fixe mon départ au lundi 17 août...

J'avais choisi parmi les quatre trains qui admettaient des voyageurs civils, le train de 10 h 16, heure à laquelle je quittai la gare du Nord pour arriver à 3 h 1/2 à Chailvet. Durant ce petit voyage qui me parut bien long, je constatai que la voie ferrée était gardée par des territoriaux de tout âge et de tout costume. La plupart n'avait que des parties d'uniforme ; quelques-uns même se contentaient du seul képi. Nous laissâmes beaucoup de voyageurs civils en route, particulièrement à Crépy-en-Valois et à Soissons, et je descends à Chailvet sans trop de fatigue, le temps qui avait été très chaud les jours précédents s'étant couvert dans la matinée.

J'avais bien annoncé mon arrivée à ma famille, mais la poste était déjà fort irrégulière et je fus accueilli avec une joie mêlée de surprise, puisqu'on n'avait pas encore reçu ma lettre expédiée l'avant-veille.

À Chaillevois - 1914-15-16-17

Les journaux qui arrivaient avec beaucoup de retard continuaient à nous renseigner assez mal sur la situation militaire et l'on commençait à s'inquiéter des proportions que prenait cette guerre qui privait nos campagnes de tant de bras nécessaires à la moisson. Heureusement l'esprit de solidarité suppléait à la pénurie des ressources en hommes et en chevaux. Des personnes de bonne volonté, surtout parmi les femmes, se présentaient pour remplacer les absents, et les travaux de la saison, favorisés par un beau temps furent assez vite terminés. Des réquisitions importantes de blé et d'avoine avaient été imposées aux communes

27. Il s'agit de la loi de 1905 réduisant le service militaire à deux ans. Il fut porté à trois en 1913, mais cette nouvelle loi fut au cœur des débats des élections législatives d'avril-mai 1914. La victoire de la Gauche fit croire à son abrogation, mais le président du Conseil Viviani la maintint. Alexis Dessaint a certainement lu l'article « Pour ou contre M. Jaurès » publié par Albert de Mun dans *L'Écho de Paris* du 14 mai 1914 : « Mais cette abrogation de la loi des trois ans, est-ce que c'est seulement le crime contre la défense nationale, l'armée jetée dans le découragement et l'impuissance ? C'est bien plus encore. C'est, par le triomphe de M. Jaurès et de son parti, toute la politique de la France désorientée et bouleversée, au-dehors livrée à l'humiliation de l'entente avec l'Allemagne, à la capitulation devant ses volontés, à la menace d'une rupture avec la Russie [...] Ainsi la loi de trois ans est à l'heure présente le critérium de toute la politique. Sa chute, c'est l'avènement de M. Jaurès avec tout son programme de désorganisation intérieure et extérieure » (cité par J.-J. Becker, *op. cit.*, p. 72, note 138).



Fig. 1. La maison d'Ernest Dessaint (3, Grande-rue) où vécut Alexis Dessaint de 1914 à 1917. Cl. H. Déprez.

par l'autorité militaire et elles purent être livrées dans le délai prescrit. Un boulanger de fortune nous faisait d'excellent pain et nous pouvions croire que nous n'avions rien à craindre au sujet de l'alimentation.

Pour me distraire un peu des préoccupations que je n'arrivais pas à dissiper, j'allais de temps en temps faire un tour à la gare de Chailvet. Il y passait de nombreux trains de soldats se dirigeant sur la Belgique où devaient se livrer de grandes batailles dont l'issue influencerait nécessairement sur la suite de cette terrible campagne. De ces trains éclataient des rires et des chants dénotant la bonne humeur de nos troupes. Mais le dimanche 23 août je fus témoin, à la gare, d'un spectacle qui me laissa une impression très pénible. C'était un long train silencieux et morne remontant vers Paris. Il était rempli de blessés ramenés de Belgique²⁸.

À partir de ce jour, les nouvelles les moins rassurantes, grossies et dénaturées par la rumeur publique, se répandirent dans nos populations jusque-là tranquilles et confiantes. Le communiqué officiel du 23 août, commenté par la presse, jeta la panique dans les esprits, et dès lors commença en Belgique et dans nos pays du Nord, notamment dans la partie de l'Aisne qui confine à la Belgique,

28. Le 23 août 1914 est la date de la défaite de Charleroi. Celle-ci a marqué le début de la retraite des troupes alliées. Voir P. Miquel, *op. cit.*, p. 135-139.

l'exode de populations entières fuyant l'ennemi. Ce furent d'abord les réfugiés belges échappés au désastre de Charleroi qui arrivèrent à Laon et furent répartis dans les communes voisines. Puis la France étant envahie à la suite des sanglantes batailles livrées sur la frontière belge, il apparut dans notre région, sur toutes les routes, d'interminables convois d'émigrants avec leurs véhicules de toutes sortes, chariots primitifs attelés de chevaux ou de bœufs, automobiles, voitures de livraison, charrettes, voitures à âne, à bras, etc. Il en passa ainsi nuit et jour pendant toute une semaine. On eut dit ces populations d'autrefois fuyant devant les hordes des Barbares²⁹. Il s'ensuivit chez nous une véritable terreur qui détermina bon nombre des habitants à émigrer à leur tour avec les femmes et les enfants. C'est là surtout que l'on put observer l'influence des racontars sinistres des journaux relatifs aux abominations qui auraient été commises par les Allemands sur la population civile.

Mais tous ces réfugiés encombraient les routes, et quand les troupes françaises arrivèrent à leur tour, elles les refoulèrent partout dans les villages, les chemins écartés et même les sentiers perdus. Il s'en installa un certain nombre derrière les jardins de mon petit village avec un troupeau de bétail qui paissait tranquillement dans les champs qu'on avait négligé jusque-là de moissonner, et si ces émigrés avaient prolongé leur séjour ils auraient entièrement ravagé le pays déjà fort éprouvé³⁰. Mais quelques coups de fusils à l'adresse d'aéroplanes allemands les firent s'éloigner dans d'autres régions.

Parmi les fugitifs du village se trouvait le boulanger qui avait remplacé le patron appelé sous les drapeaux, de sorte que nous étions menacés de manquer de pain. Il fallut se partager les quelques sacs de farine qui restaient à la boulangerie et s'en rapporter, pour la panification, à quelques femmes du pays qui avaient pétri autrefois chez elles. Les premiers pains n'étaient guère réussis et, pour mon compte, je ne m'en accommodais pas du tout. Les jours suivants, ces braves femmes firent quelques progrès et le pain devenait passable.

Le dimanche 30 août nous eûmes à loger un bataillon de soldats français venant de Caen. Ils portaient pour la frontière, mais ils n'avaient pu dépasser la gare de Chailvet, nos troupes du Nord, après quelques combats sur l'Oise et sur la Serre – dont nous entendîmes le canon – ayant dû se replier au-delà de Laon³¹.

Le lendemain, ce fut le passage des ambulances françaises qui ne s'arrêtèrent que pour se reposer un peu et prendre quelques aliments³². Elles étaient sui-

29. Sur cet exode, voir le récit de Charles Ghewy, gérant des fermes de Louvry à Audigny, près de Guise : Pierre Romagny (éd.), « La Guerre de 1914-1918 dans la région de Guise », *Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne. Mémoires*, t. XXVI, 1981, p. 142-145.

30. La préfecture de l'Aisne exhortait les maires à lutter contre l'exode des populations du Nord, celles-ci encombrant les routes et épuisant les provisions des villages. Voir Arch. com. Arrancy (déposées aux Arch. dép. Aisne), 4 H 1, journal de guerre du maire d'Arrancy, 27 août et 1^{er} septembre 1914.

31. Les 29 et 30 août 1914, la bataille de Guise a freiné l'avancée allemande. Voir H. Lanrezac, « Bataille de Guise. Août 1914 », *Fédération... op. cit.*, t. X, 1964, p. 123-125.

32. Le 31 août et le 1^{er} septembre 1914, des bâches et des fourrages ont été réquisitionnés à Chaillevois par des officiers français (Arch. com. Chaillevois (déposées aux Arch. dép. Aisne), 4 H 3).

vies de soldats débandés, de maraudeurs qui ne manquèrent pas de piller les maisons abandonnées par leurs propriétaires.

Tout cela me faisait pressentir l'arrivée prochaine des Allemands.

Mardi 2 septembre 1914 - En effet, ce même jour à 8 h du matin, *première apparition d'un parlementaire allemand* accompagné de quatre ou cinq cyclistes. Ils s'adressèrent au maire³³, demandant de suite un conducteur pour le fort de Laniscourt qui, du reste, était désarmé³⁴.

Quant aux nouvelles, rien ne nous parvenait plus ; les gares étaient fermées ainsi que les bureaux de poste. Nous avions appris seulement que Laon était occupée par les ennemis qui avaient levé sur la ville une contribution de guerre de 1 million³⁵.

Dès les premiers jours de septembre le canon tonna au sud-ouest de Laon, sur l'Aisne, puis sur la Marne, dans les environs de Château-Thierry³⁶. Des habitants de Chaillevois qui s'étaient enfuis avec deux voitures, s'étant avancés jusqu'à Condé-en-Brie, tombèrent dans un gros d'Allemands qui les retinrent quelques jours, puis les laissèrent revenir dans leur village où ils retrouvèrent un peu de sécurité.

Des combats d'artillerie se livraient également du côté de Coucy-le-Château et de Soissons. Le samedi 12 septembre, le dimanche 13 surtout, ces détonations ininterrompues et formidables jettent la terreur dans le pays. Ce même dimanche, de nombreuses voitures de convoyeurs allemands avaient campé chez nous la nuit et leurs conducteurs s'étaient répandus dans les champs, les jardins et les basses-cours, faisant main-basse sur tout ce qu'ils trouvaient.

14 septembre - La plus violente canonnade que nous ayons entendue jusqu'ici³⁷. Elle commença à 5 heures du matin dans la direction de Pinon, Vauxaillon et Coucy. En même temps, son tonnerre grondait au-dessus de Chavignon, de Pargny-Filain et de Chevrengny. Aux coups qui faisaient trembler les portes et les

33. Depuis le 12 mai 1912, Joseph Diot.

34. Construit de 1879 à 1882, le fort de Laniscourt avait été désarmé à partir de 1896. Voir Martin Barros, « Les forts de La Fère, Laon et Soissons de 1874 à 1918 », *Fédération...*, op. cit., t. XLI : *Histoire militaire. L'Aisne, la guerre et l'armée*, 1996, p. 49-80.

35. Il s'agit en fait d'une menace allemande : « [Dans la nuit du 13 au 14 septembre 1914 dans le quartier de Vaux] Un Allemand a été assassiné pendant son sommeil dans la maison où il logeait, par un nommé Gabillot, soldat en congé expiré. Ils ont brûlé la maison, ils voulaient même incendier le quartier, pensant que le coupable y était caché et en manière de représailles. La Ville, en punition, doit payer aujourd'hui même [le 14 septembre 1914] une amende de 25 000 marks, mais elle aurait pu, dit-on, obtenir un délai. La Kommandatur fait afficher une proclamation qui porte cet avertissement : »Dorénavant non seulement tout habitant qui essayera de tuer un soldat allemand sera fusillé, mais encore la Ville sera frappée d'une contribution d'un million de francs» » (Jean Marquiset, *La vie aux pays occupés. Les Allemands à Laon (2 septembre 1914-13 octobre 1918)*, Paris, Bloud & Gay, 1920, p. 33).

36. Il s'agit du début de la bataille de la Marne (6-13 septembre 1914).

37. Du 13 au 24 septembre 1914, la contre-offensive française de la Marne s'est vainement heurtée aux troupes allemandes solidement installées sur le Chemin des Dames. Voir René Courtois, *Le Chemin des Dames*, Paris, Tallandier, 1987, p. 41-53.

fenêtres, on pouvait estimer que la bataille se livrait à moins de 20 km de mon village. Elle dura toute la soirée et une partie de la nuit, pour recommencer avec plus de furie encore le lendemain au point du jour. Vraiment nous ne vivons plus que dans une atmosphère d'épouvante et chacun se renferme chez soi dans l'attente d'événements pareils à ceux qui frappent les populations voisines.

15 septembre - Oh ! ce canon qui gronde sans interruption toute la journée et dont les coups se précipitent encore davantage aux approches du soir, dans la direction de Noyon cette fois. Quelles images effrayantes de désolation, de ruines et de mort, il évoque dans l'âme de tout homme qui aime son pays et cette petite patrie surtout si familière à ses yeux depuis son enfance. Car il paraît certain que depuis plusieurs jours se livre près de nous, une grande bataille dont les conséquences ne nous seront connues que plus tard.

Pour aggraver nos maux, je note l'arrivée d'un escadron de Uhlans, hano-vriens, dont la réputation de chapardeurs et de pillards est faite depuis longtemps³⁸. Ils viennent de Chimay sans débrider et logent cette nuit dans le village bien que la plupart des habitations ne se prêtent pas à l'installation de la cavalerie. Mais ces diables de Uhlans ne se gênent pas pour si peu et ils fourrent leurs chevaux un peu partout.

16 septembre - On prétend que les Allemands qui s'étaient avancés sur Paris jusqu'à Meaux, ont été refoulés sur la Marne et sur l'Aisne et c'est ce qui explique les combats acharnés qui se livrent dans notre voisinage. Il y a bien quelques accalmies dans la journée, mais attendons demain.

Les Uhlans font séjour, rapinant partout et livrant au pillage les maisons inhabitées, les basses-cours et les jardins, sans oublier les granges et les greniers dont ils enlèvent ce qu'il restait de grain et de fourrage. J'ajouterai qu'ils sont gourmands et qu'ils s'empiffrent de nourriture du matin au soir. Il ne faut pas les perdre de vue...

17 septembre - Les Uhlans n'ont aucune retenue. C'est un véritable fléau. Ils ne sont occupés qu'à leur cuisine. Mais le plus grave, c'est qu'ils ont pris les sacs de farine réservés à notre alimentation et le peu qui reste était tout à fait insuffisant pour les besoins des habitants ainsi voués à la famine à bref délai. Et on entend toujours gronder le canon... Une pluie diluvienne n'interrompt pas la bataille, d'où l'on peut juger de l'acharnement des combattants.

18 septembre - Le canon s'éloigne un peu mais non les Uhlans qui ont toujours un rude appétit. Ce recul de la bataille ne me rassure pas et je crains que nos soldats qui luttent si énergiquement depuis huit jours n'aient été forcés d'abandonner leurs positions.

Le départ des Uhlans à 3 heures ne fait que confirmer mes pressentiments, d'autant plus que durant toute la matinée et une partie de l'après-midi, on a vu défiler troupes et matériels allemands en nombre considérable dans la direction d'Anizy-le-Château et de Vailly.

38. Des Uhlans ont incendié Le-Nouvion-en-Thiérache le 27 août 1914. Voir M. Blancpain, *Grandes heures d'un village de la frontière. Mémoires d'un village de la frontière*, de Jules César à Von Rundstedt, Paris, Librairie académique Perrin, 1964, p. 248-249.

Mon pauvre village ose un peu respirer et l'on se hasarde à voisiner pour se raconter tristement les méfaits de nos ennemis tout en redoutant d'autres visiteurs aussi indésirables.

Voici l'exemple de la goujaterie manifestée par des officiers Uhlans qui se sont présentés chez la veuve d'un général³⁹ et qui, non contents d'avoir fait main basse sur toutes les volailles de la basse-cour et sur toutes les provisions de bouche qui se trouvaient dans la maison, emportèrent le plus beau linge et même les habits civils du fils de cette dame, capitaine d'infanterie. Il en fut de même chez une autre dame, veuve et seule, ainsi que chez un notable du pays, qui fut en plus lâchement battu⁴⁰. Et ces gens-là prétendent nous faire une guerre d'hommes civilisés ! Quelle dérision. Au fond, tous ces fils de la blonde Germanie dont la raideur militaire se targue de culture, de dignité et d'honneur ne sont que des barbares mal dégrossis, livrés à leurs instincts primitifs de rapine et de pillage.

19 septembre - Le canon a enfin cessé de retentir à nos oreilles et le calme de l'air ramène une tranquillité relative dans les esprits. On apprend cependant que des maraudeurs ont encore tenté cette nuit de pénétrer dans quelques maisons ; mais le jour venu, ils se répandent dans les bois de la montagne pour y chasser le gibier ou peut-être se dérober à la vue des troupes régulières. En tout cas leur présence ne nous rassure que modérément et il est prudent de s'enfermer chez soi et de veiller, dut-on se priver de sortie pendant quelques jours. Vers la fin de la journée, on entend un bruit sourd qui fait croire à l'éloignement des combattants, probablement dans la direction de Compiègne ou Beauvais.

En résumé, cette semaine a été mauvaise sous tous les rapports. Stationnement des convoyeurs, logement des Uhlans, canonnades effrayantes et tant détestables.

20 septembre - Aujourd'hui dimanche, temps pluvieux et froid. Quelques Allemands paraissent dans le village demandant des œufs, du beurre qu'on ne peut trouver surtout après le passage des Uhlans. Vers le soir, fortes détonations, direction sud et sud-est. Est-ce un nouveau combat qui s'engage ? Nous le saurons demain. J'apprends qu'on a fusillé à Mons-en-Laonnois un vieillard portant un revolver⁴¹.

39. Il s'agit de la veuve du général de division Lucien Hermant (Maxime de Sars, *Les vendangeois du Laonnois*, Laon, 1986, p. 56). Elle habitait dans la vaste maison située actuellement au n° 9 de la Grande Rue.

40. Il s'agit d'Eugène Thiévard, cousin d'Alexis Dessaint. Celui-ci ira lui rendre visite le 27 septembre.

41. Il s'appelait Henri Thillois. Son nom figure sur le monument aux morts de Mons-en-Laonnois. Dans leur récit de sa mort, Maxime de Sars et Lucien Broche ne font pas allusion au port d'un revolver : « Deux vieillards, les frères Thillois, se promenaient sur le chemin de la gare, quand ils aperçurent de loin une bande de dragons qui leur parurent ivres ; ils s'enfuirent à cette vue, l'un dans un bois et l'autre dans les prés. Un dragon se lança vers ce dernier, le ramena vers la route et l'entraîna à travers les rues de Mons au trot de sa bête, en le frappant d'un nerf de bœuf. Il finit par le tuer dans la Grande Rue et fit piétiner le cadavre par son cheval » (*Mons-en-Laonnois et les creuttes*, Paris, Le Livre d'histoire, 1999, p. 144).

21 septembre - Il ne nous est rien révélé sur la canonnade entendue hier. Dans la journée deux ou trois alertes au village causées par le passage de quelques fantassins allemands.

Après-midi, reprise de la canonnade en direction de Craonne. Le soir, arrivée de canonnières demandant à loger.

22 septembre - Trois grandes maisons sont occupées par les Allemands qui circulent dans le village et les alentours.

À chaque instant, nouvelles alertes qui obligent les habitants à rester au logis. Dans la soirée réquisition de porcs, pour l'alimentation des soldats allemands du génie, travaillant, dit-on, au rétablissement du chemin de fer à la gare de Chailvet.

23 septembre - Continuation de la canonnade sud-est. Ce nouveau combat d'artillerie qui dure tout le jour peut figurer parmi les plus sinistres, mais toujours sans résultat appréciable, du moins pour nous, puisque les deux parties gardent leurs positions. Les Allemands sont encore répandus dans la montagne et tirent à l'occasion sur les rares avions français qui explorent la région.

L'existence à laquelle nous condamnons ces gens-là est vraiment misérable. On se procure très difficilement du pain médiocre et en petite quantité, on s'abstient de veiller la nuit, faute de lumière et le sommeil sans cesse troublé n'est rien moins que réparateur. Qu'advient-il si cette situation se prolonge ? Je n'ose y penser.

24 septembre - Ce matin la canonnade reprend pour la vingtième fois dans la même direction et avec la même violence. Quel doit être le sort des malheureuses populations enfermées depuis tant de jours et de nuits dans ce cercle abominable de fer et de feu ?

Malgré leur admirable courage et la ténacité de nos alliés anglais, nos troupes sont donc impuissantes à briser l'effort des ennemis ? De quel prix paiera-t-on jamais tant d'existences sacrifiées et tant de ruines accumulées ? Et comment ne pas être profondément troublé quand on imagine le drame terrible qui se joue à peine à 15 ou 20 km d'ici.

25 septembre - Un détachement de Uhlans vient signifier au maire de faire savoir aux habitants que toute personne reconnue comme ayant des intelligences avec les troupes françaises serait passée par les armes et que le village serait brûlé. Les Allemands se proposent sans doute d'occuper fortement les collines boisées qui dominent nos petits vallons et le mieux sera pour les habitants de rester chez eux pour éviter toute suspicion. C'est une sorte de claustration qui nous est imposée.

En face de chez moi, les convoyeurs ont achevé de déménager de la maison Hatier⁴² la cave et le mobilier. Le droit de propriété n'existe plus chez nous.

26 septembre - Même situation critique à cause du voisinage des lieux où l'on se bat. Cependant vers 2 heures accalmie. Les convoyeurs installés depuis plu-

42. Actuellement au n° 4 de la Grande Rue. Cette maison avait été achetée en 1901 par Alexandre Hatier, éditeur à Paris (M. de Sars, *op. cit.*, p. 59).

sieurs jours dans un champ à égale distance de Chaillevois et de Chailvet continuent de rôder partout, à la recherche de tout ce qui pourrait grossir leur butin. Quand ils frappent aux portes, on est tenu d'ouvrir immédiatement, autrement ils escaladent les murs et pénètrent par effraction dans votre logis. Il y a même une équipe qui se livre à l'arrachage des pommes de terre dans le champ de notre voisin.

27 septembre - Dimanche. Quelques coups de canon dans la matinée, mais en somme la journée a été relativement calme, malgré la présence des Allemands qui sont seuls à circuler dans le village. Quant aux offices du dimanche, ils ne sont suivis, depuis l'occupation, que par de très rares fidèles qui peuvent s'absenter.

Après déjeuner, je me suis décidé à faire une visite à mon cousin Thiévard qui avait été si odieusement maltraité par les Uhlans et qui n'était pas encore remis des coups qu'il avait reçus. Sur je ne sais quels soupçons ridicules on avait traité ce vieillard, paraît-il, comme un espion et on avait pillé en partie sa maison. Il m'a raconté tout ce qu'il avait enduré et je le considère comme une des plus malheureuses victimes de ce village.

28 septembre - Dans la nuit, grondement de canon depuis minuit jusqu'à une heure du matin. La journée cependant est moins mauvaise. Départ des convoyeurs qui nous est à tous un grand soulagement.

Hélas nos campagnes restent muettes, la vie rurale est suspendue et les champs incultes attendent le laboureur qui ne paraîtra plus cette année. Déjà les premiers froids font pressentir l'approche de la mauvaise saison rendue plus pénible encore par la présence à nos foyers de l'ennemi répandu dans la région.

29 septembre - Des réquisitionnaires se présentent à tout instant dans le village à la recherche du bétail qu'ils ne trouveront plus après toutes les razzias qui ont été faites depuis un mois. On suppose que ces réquisitions ont pour objet le ravitaillement des troupes qui protègent la gare de Chailvet.

Les combattants n'ont pas encore quitté le pays très accidenté qui commande les vallées de l'Aisne et de la Vesle.

Nouvelle arrivée des Allemands qui demandent à loger, de sorte qu'à peine un détachement a-t-il quitté son cantonnement qu'il est remplacé presque sans interruption par un autre.

30 septembre - À 3 heures du soir, une voiture de réquisition s'arrête à la porte de mon beau-frère et le chef qui l'accompagne avec son ordonnance demande à visiter la cave où il prélève un fort tribut de bouteilles de vin ; il donne en échange, avec un sourire ironique, un bon et des promesses dont il connaît l'inanité.

Ce mois de septembre finit comme il a commencé, au bruit du canon, dans l'angoisse, la terreur et la ruine, tel que ceux qui l'ont vécu en garderont à jamais le sinistre souvenir.

J'arrête ici pour le moment ces notes journalières, dont l'affligeante monotonie, sans rien apprendre à personne, puisque nous sommes murés comme dans une prison, ne peut produire dans l'âme que le découragement et la désespérance. Si donc tout secours de la part des hommes paraît illusoire, il nous reste à lever le regard vers Celui, qui seul peut nous protéger et nous sauver.

*Bella premunt hostilia
Da robur fer auxilium*⁴³

Octobre 1914 - 2^e mois de l'occupation

Je résume très succinctement les événements du mois que j'ai pu recueillir et qui m'ont paru certains. Octobre n'a pas été meilleur que le mois précédent, même il s'est passé dans notre région des faits de guerre qui ne le cédait en horreur aux plus terribles journées de septembre.

Et d'abord les combats qui se livrent depuis plusieurs semaines sur la ligne qui va de Craonne à la route de Soissons, par Laffaux, n'ont rien perdu de leurs violences, et malgré les nombreuses victimes de ces atroces canonnades, on est fier tout de même de penser que ce sont nos soldats et nos alliés qui luttent avec tant d'énergie contre un ennemi redoutable, sans cesse renforcé et muni d'une artillerie supérieure. Ils ont du moins la satisfaction de penser que leurs efforts et leurs sacrifices ne sont pas vains puisqu'ils ont pour effet de retarder indéfiniment la marche des Allemands sur Paris.

C'est pourquoi l'empereur Guillaume est venu le 26 octobre à Pinon où se trouve le quartier général du 3^{ème} corps⁴⁴, passer ses troupes en revue et ordonner d'enlever coûte que coûte les positions des Français qui lui barrent la route depuis si longtemps.

Dès le lendemain, en effet, 27 octobre, nous assistons à des mouvements de troupes et de matériel qui font prévoir qu'avec ces renforts l'offensive allemande sera puissamment soutenue et que l'action sera chaude.

Le 28 commence une bataille qui dure toute la nuit et qui continue le 29 et le 30 avec une violence inouïe. On se demande dans l'angoisse et la terreur ce qui va résulter de ce fracas infernal et si l'horrible fléau ne vas pas nous atteindre.

Nous avons l'avant-veille 28 octobre un fort contingent du 12^{ème} grenadier allemand qui nous était arrivé à 6 heures du matin et qui comptait passer quelques jours dans notre village ; mais ce régiment ayant reçu l'ordre de se mettre en marche le 29 à 2 heures du matin, les trois officiers et les vingt soldats qui se trouvaient chez nous décampèrent nuitamment au bruit du canon, non sans avoir passé à leur bras un brassard qui pouvait les faire prendre pour des membres de la Croix-Rouge, ce qui les préserverait à l'occasion.

Quoi qu'il en soit, nous avons appris d'autres officiers allemands cantonnés à Chailvet que ce régiment avait été fort éprouvé à la suite de ces combats qui durèrent plusieurs jours et plusieurs nuits. Nous apprîmes aussi, par des renseignements sûrs, que les malheureux habitants des villages situés sur la ligne de

43. « L'ennemi nous presse par ses attaques / Donnez-nous votre force et votre secours. » (Saint Thomas d'Aquin, « O Salutaris Hostia », *Verbum Supernum*, v. 4-5).

44. Dans le château de Pinon depuis le 13 septembre 1914 (Arch. dép. Aisne, Collection Piette, dossier Pinon, programme officiel de la commémoration du 50^e anniversaire de 1914 et du 20^e anniversaire de la Libération de 1944 (7 juin 1964)).

feu avaient dû évacuer leur maison et abandonner tout ce qui leur était cher pour échapper eux-mêmes à la mort. On nous affirme que les habitants de Vailly en particulier, après avoir passé un long mois dans leur cave, avaient été expulsés de ces refuges et que leur petite ville avait été presque entièrement détruite⁴⁵.

Il en fut de même de beaucoup de villages de cette région que les Allemands avaient appelé avec raison le trou de la mort : Trucy, Grandelain, Colligis, Pancy, Chamouille, Ostel, Braye et Aizy-Jouy et d'autres encore que nous ignorons⁴⁶.

Laon - Un de mes cousins me signale aussi l'état lamentable de Laon où il demeure. Depuis l'occupation allemande de septembre, on a peine à se procurer les choses nécessaires à la vie. Pourtant le pain n'a pas manqué jusqu'à présent et certains de nos villageois font deux ou trois lieux pour en acheter. Au cimetière de la ville on en a ajouté deux autres, l'un à St-Vincent, l'autre à la citadelle pour recevoir les nombreux soldats morts des suites de leurs blessures ou de maladies, notamment du typhus qui décime hommes et chevaux.

Quant aux ambulances, on en a installé partout dans les établissements publics, lycées, écoles normales, Providence, collèges, caserne St-Vincent, agences, et mêmes dans de nombreuses maisons particulières, surtout celles qui ont été abandonnées par leur propriétaire ou locataire.

Ce sont des dames et des demoiselles allemandes, portant le brassard de la Croix-Rouge, qui donnent leurs soins aux blessés et aux malades sous la direction des docteurs et ambulanciers de leur nation⁴⁷. Parmi ces blessés, se trouvent aussi quelques soldats français qui sont heureux de recevoir la visite du curé de St-Martin affirmant dans ses *Éphémérides religieuses* que le moral de nos braves soldats était toujours excellent⁴⁸.

Mais ce qu'il y a de plus navrant dans la cité laonnoise, c'est la vue de ces milliers d'émigrés ou d'évacués comme on dit, qui s'engagent dans les rues de la ville, à pied, en charrette, chariot, etc., accompagnés de leurs enfants, de leurs malades, tous à peine vêtus et traînant avec eux leur bétail et autres animaux domestiques. Ils vont chercher aide à la grâce de Dieu, sans espoir de revoir jamais leur pauvre demeure détruite par le canon et l'incendie. Quelle affreuse misère causée par cette horrible guerre !

45. Pris par les Allemands le 2 septembre 1914, Vailly fut libéré par les Britanniques le 14, mais les Français, qui avaient relevé les Anglais, durent abandonner la ville le 30 octobre. Le lendemain, les Allemands ont évacué tous les habitants sur La Fère, Sains et les environs. Voir Paul Vignier, « Documents et souvenirs pour servir à l'histoire de Vailly-sur-Aisne », *Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons*, t. III, 4^e série, 1927, p. 133-157.

46. Voir René Trochon de Laurière, « Le martyre des villages du Chemin des Dames », *Fédération...*, op. cit., t. XI, 1965, p. 82-92.

47. Jusqu'en 1915, un hôpital tenu par des Français a fonctionné dans les locaux de la Providence (Pierre Lefèvre, « L'occupation de 1914-1918 à Laon. Comment les Laonnois ont vu leur Libération le 13 octobre 1918 », *Fédération...*, op. cit., t. XXVII, 1982, p. 90).

48. Il s'agit de l'abbé Dessaint, cousin d'Alexis, et du supplément mensuel du bulletin paroissial de Saint-Martin qu'il rédigeait.

Mais en dehors de ces tristesses résultant de la guerre, il y a des faits imputables aux Allemands et qui soulèvent l'indignation pour cette canaille, c'est l'enlèvement de tous les hommes valides que la mobilisation n'avait pas atteints ou qui avaient été renvoyés dans leur foyer parce qu'il n'y avait pas de quoi les vêtir, les équiper et les armer. Que sont devenus ces hommes qui ont été pris dans toutes les localités occupées par l'ennemi ? On prétend qu'ils ont été, quoique non combattants, emmenés en Allemagne comme prisonniers de guerre, destinés sans doute aux travaux forcés des champs, des routes et des usines.

Ne sont-ce pas là des faits vraiment révoltants que doit réprouver toute civilisation même rudimentaire ? Mais, je l'ai déjà dit, les Allemands continuent leur tradition barbare.

Un journal allemand, intitulé le *Journal de guerre*, imprimé à Laon et rédigé en un français tudesque, m'est tombé entre les mains. Je l'ai parcouru sans conviction, car j'ai bien vite compris qu'il ne se proposait rien moins que de nous décourager et de nous indisposer contre nos alliés sur lesquels ils rejettent toute la responsabilité et tout l'odieux de la guerre. Il se donne beaucoup de mal surtout, pour justifier la violation de la neutralité de la Belgique par ses compatriotes. Quant aux opérations militaires, il va sans dire qu'il attribue tous les succès à nos ennemis. Il y a une chose qui m'a particulièrement frappé dans l'énumération amplifiée de leur prétendue victoire et qui nous édifie sur la bonne foi de cette feuille, c'est qu'il n'y est nullement question de leurs pertes et qu'elle ne fait même pas mention des combats acharnés qui se livrent depuis bientôt deux mois dans notre région et que j'ai signalés plus haut⁴⁹.

D'autre part, une publication que j'ai lue avec un vif intérêt, c'est le bulletin paroissial de St-Martin⁵⁰, rédigé avec beaucoup de talent et de cœur par l'excellent curé de la paroisse dont je m'honore d'être le parent et l'ami. À côté d'articles de fond sur l'état présent des esprits et sur les malheurs qui nous frappent, il publie tous les mois des *Éphémérides religieuses* que l'on pourra consulter quand on voudra se rendre compte de l'état de la ville de Laon pendant l'occupation allemande.

*

Quant aux particularités concernant mon village, durant le mois d'octobre, elles n'ont guère varié depuis septembre. Nous avons toujours les convoyeurs et leur centaine de chevaux, les soldats et les officiers qui les escortent. Cependant, à part quelques nouvelles razzias, notamment dans les caves et les étables, les habitants, jusqu'à présent, n'ont pas trop à se plaindre de ces hôtes qui pourraient

49. Ce *Journal de guerre* était imprimé à Laon sur les presses du *Courrier de l'Aisne*. Il est paru à partir du 28 octobre 1914 et a tiré jusqu'à 25 000 exemplaires. Il a été distribué quelque temps gratuitement. Les Archives départementales de l'Aisne en possèdent huit numéros, allant du 28 octobre au 23 décembre 1914. On peut lire un extrait significatif dans *Souvenirs d'un galopin de Laon et autres textes relatifs à l'occupation de la ville de Laon durant la guerre 1914-1918*, Francis Pigeon et Cécile Souchon (éd.), Laon, Ville de Laon, 1992, p. 11-12.

50. Son titre exact est *Les Échos de Saint-Martin*.

encore être plus exigeants et désagréables. Seulement malheur aux maisons abandonnées qu'ils saccagent à plaisir.

Je ne parle que pour mémoire des grenadiers qui ont logé deux jours dans la maison, ils ont surtout fait une guerre implacable au bois et au charbon en entretenant jour et nuit cinq feux avec une profusion de combustible absolument ruineuse.

On avait été très inquiet un moment au sujet de l'alimentation, et nous étions menacés, comme d'autres communes voisines, de manquer de pain. Heureusement, un habitant du pays, Léon Doulet⁵¹, a pris de son chef l'initiative de notre ravitaillement. Il s'est chargé de conduire au moulin, avec l'aide de convoyeurs allemands, plusieurs quintaux de blé livrés par une petite fermière de Chaillevois. Une cotisation des principaux habitants doit en payer les frais d'achat et de mouture. Quant au pain, il sera fait par la même femme qui s'est déjà dévouée en septembre, et plus tard, par un boulanger de Mons qui nous en fournira d'excellent jusqu'au mois de mars 1915.

Je signalerai aussi les perquisitions nocturnes qui ont été faites chez certains habitants, sous prétexte de rechercher des prisonniers évadés ou des armes et qui n'ont eu d'autres résultats que de troubler profondément les personnes ainsi surprises dans leur sommeil.

En résumé, dans tout ce mois d'octobre, le canon n'a cessé de se faire entendre chaque jour et très souvent la nuit dans notre voisinage. Les nuits surtout étaient effrayantes, à la lueur des projections électriques semblables à des éclairs d'orage, illuminant, on le devinait, des scènes de carnage et de désolation. Un officier prussien, qui avait assisté à l'une de ces batailles de nuit, à Crouy, avouait qu'il n'en pourrait jamais oublier l'horreur. Pour nous qui entendions seulement la grosse voix du canon, le tic-tac des mitrailleuses et le crépitement de la fusillade, nous étions absolument terrifiés.

Novembre 1914 - 3^e mois de l'occupation

Le mois de novembre s'ouvre par la fête religieuse de la Toussaint, célébrée au bruit du canon, par une messe basse devant une assistance très clairsemée, les fidèles n'osant pas quitter leur maison par crainte des envahisseurs. Par contre, le détachement allemand que j'avais vu les dimanches précédents était au complet et ses hommes paraissaient comme toujours forts recueillis.

Le lendemain est véritablement le jour des morts, dans le grand deuil du pays. On a pu noter ce jour-là un combat d'artillerie qui ne le cédait en rien aux affreuses canonnades de la dernière semaine d'octobre.

Puis les jours s'écoulaient péniblement et dans l'appréhension de l'hiver, il ne pourra qu'attrister encore et aggraver notre malheureuse situation, je parle de celle de mon village, et non de la situation générale qui nous est toujours

51. Il habitait dans la maison située actuellement au n° 7 de la rue d'Anizy.

complètement inconnue, nos informations se bornant aux limites de la Commune ; et encore n'est-on pas sûr d'être exactement renseigné, car, par un affolement bien concevable en ce temps de trouble et d'anxiété, les esprits accueillent sans contrôle les nouvelles les plus fausses et les plus invraisemblables racontars selon qu'ils frappent leur espoir ou redoublent leur crainte.

Des faits de guerre, je n'ai rien à dire, sinon que le canon ne cesse de tonner chaque jour, dans les mêmes positions qu'en octobre. Il nous informe du moins, trop bruyamment hélas ! que les Allemands ne font aucun progrès sur la route de Paris et qu'il leur faudra probablement renoncer à leur projet d'assiéger la capitale.

Malheureusement, ce sont les populations envahies qui souffrent de cet état de chose. Il n'est presque pas de jour où les exigences de l'ennemi ne se fassent sentir avec plus de rigueur. Ainsi, pour ne parler que de mon village, est-on venu réquisitionner, après les razzias alimentaires du mois précédent, du bois, du charbon et, surtout dans les maisons abandonnées, toute espèce d'objets mobiliers, chaises, fauteuils, literies, batteries de cuisine, etc. Ce brigandage s'opère méthodiquement sous la direction de chefs qui ne semblent pas se douter de ce qu'il y a d'odieux dans ces actes de vandalisme.

Le dernier jour de ce mois est le 90^e jour de canonnade entendue ici.

Je note encore que depuis le 25 novembre nous avons à loger deux convoyeurs qui sont venus s'installer de leur propre chef, sans désignation de l'autorité compétente. L'un d'eux paraît bien élevé et de bonne composition ; l'autre est un être grossier, sans éducation dont il faut se méfier.

Décembre 1914 - 4^e mois de l'occupation

Cinq mois se sont écoulés depuis l'ouverture des hostilités et nous sommes toujours victimes de l'occupation ennemie et toujours le canon gronde autour de nous, tantôt avec une voix plus sourde et plus lointaine, tantôt avec un tonnerre plus menaçant ; et les jours se traînent dans l'ennui et les inquiétudes et le supplice de l'insomnie prolonge indéfiniment ces longues nuits de décembre. Si encore nous pouvions entrevoir le jour si désiré de la délivrance !

J'ai déjà dit que nous manquions de la plupart des choses nécessaires à la vie, mais ce qui nous est surtout une grande privation, c'est la difficulté de nous procurer un éclairage à peu près suffisant et la plupart du temps nous sommes obligés de nous contenter de la lumière falote du foyer.

Pour les vexations allemandes, elles vont sans cesse croissant et les inquiétudes nouvelles au sujet de l'alimentation ne diminuent pas ; le prix du pain venant d'être surélevé d'un tiers.

Quant à notre existence, elle est on ne peut plus monotone. On se confine dans sa maison tout le jour et mal en a pris parfois, à ceux qui ont dû la quitter même pour une heure ou deux comme il est arrivé à certaines personnes qui rentrant chez elle n'ont pu que constater la disparition des ustensiles les plus nécessaires au ménage.

Et puis comment et pourquoi sortir ! Les rues du village sont devenues presque impraticables par suite du passage journalier de la centaine de chevaux qui logent ici. Les routes elles-mêmes sont dans un état pire encore et l'autorité allemande a dû prescrire d'urgence des réparations aux endroits défoncés par l'incessant roulement de tant de voitures, caissons et autos-camions.

À plusieurs reprises, par ordre allemand, le garde-champêtre a publié des annonces diverses relatives aux prescriptions et défenses de la commandature d'Anizy. Je cite les principales : défense aux habitants de circuler dans la commune et d'aller au village voisin sans un sauf-conduit d'un officier allemand visé par le maire avec la photographie du porteur, même pour les femmes - défense de tenir des conversations qui seraient désobligeantes pour l'ennemi - obligation de saluer les officiers allemands - interdiction de la sonnerie des cloches pour les offices ainsi que des horloges paroissiales ou communales - défense d'avoir chez soi des armes, des vêtements militaires, des pigeons, des appareils électriques, etc. sous la menace d'exécution militaire impitoyable⁵².

En outre, il a été fait plusieurs réquisitions de sacs vides, de betteraves à sucre, de draps, de couvertures, de bicyclettes et même de machines à coudre.

Puis, pour terminer l'année, une nouvelle perquisition à la recherche du vin et d'autres objets d'alimentation, des poules surtout, comme celles qu'ils nous ont prises à la faveur de la nuit.

Quant à la fête de Noël, les Allemands la célèbrent à leur manière par des ripailles et des orgies qui durent 3 jours et 3 nuits, en jetant un grand trouble dans notre vie déjà si agitée.

Le dernier jour de l'année 1914 est le 118^e jour de canonnade entendue dans notre région aux tranchées sud et sud-ouest.

Janvier 1915 - 5^e mois de l'occupation

Que nous apportera cette nouvelle année ? De la douleur, de la honte ou la victoire ? En tout cas elle commence comme a fini la précédente par une forte canonnade aux mêmes tranchées.

Pour nous, ce jour consacré d'ordinaire aux réunions de famille s'est passé bien tristement en l'absence des enfants ; l'un Maurice, appelé à Brest lors de la mobilisation en qualité de sous-lieutenant de réserve, l'autre Germaine, restée auprès de son père, instituteur à Anizy, au milieu des boulangers allemands qui encombre la cour et les bâtiments scolaires⁵³.

2 janvier - L'autorité allemande impose à la commune une nouvelle taxe de 7,50 F par habitant, soit 750 francs à trouver immédiatement. Deuxième vexation : la commune, sous sa responsabilité est obligée de faire cultiver et ense-

52. Voir l'*Avis au public* signé par « Le Général Commandant-en-chef [Von Kluck] » le 17 décembre 1914 qui est conservé dans les Archives communales de Chaillevois sous la cote 4 H 1.

53. Il s'agit de Maurice et de Germaine Déprez, nés respectivement en 1890 et en 1887. Ils étaient les petits-enfants d'Ernest Oppillart, donc les petits-neveux d'Alexis Dessaint. Leur père, instituteur à Anizy, s'appelait Armand Déprez.

mencer les terres sous peine d'une amende de 40 F par hectare, ce qui est de toute impossibilité, les Allemands ayant pris aux cultivateurs semences, chevaux et ouvriers de culture, etc.

4 janvier - Les habitants sont convoqués à la Mairie pour verser la taxe personnelle de 7,50 F requise par l'autorité militaire, très peu se présentent. Heureusement quelques personnes avancent la somme de 817,50 F.

6 janvier - Nous apprenons que les habitants de Laon manquent de combustible et que le maire leur recommande le chauffage à la tourbe⁵⁴. De plus il n'est délivré à chaque personne adulte que 150 g de pain et aux enfants 120 g. N'est-ce pas là un régime de famine ?

8 janvier - Le journal allemand des *Ardennes* imprimé à Rethel⁵⁵ publie des succès discutables et très peu importants en France des troupes de son pays avec une proclamation de Guillaume II à ses armées les félicitant de leurs victoires et faisant appel à la confiance de son peuple au triomphe final.

11 janvier - Arrivée d'un détachement de fantassins allemands (une douzaine) qui doivent aller aux tranchées. Ils partent la nuit suivante à 3 heures du matin.

13 janvier - De formidables coups de canons ébranlent portes et fenêtres. Le combat se livre non loin de Soissons, à Laffaux, croit-on, et à Margival.

14 janvier - Le grondement du canon est plus sourd. J'en conclus que nos troupes ont été repoussées. Les Allemands auraient pris Crouy et fait de nombreux prisonniers. Le village n'étant plus occupé depuis quelques jours, on respire en attendant de nouveaux hôtes.

Réquisition de *sabots* pour les prisonniers français. C'est sans doute une nouvelle facétie de ces gens si spirituels.

19 janvier - Retour des convoyeurs qui nous avaient quittés le 11 janvier. Nous les revoyons sans aucun plaisir.

Le bruit court, et il paraît avoir quelque consistance que nous avons perdu une bataille importante à Crouy qui aurait été pris par l'ennemi. Cette défaite aurait été causée par l'incurie du général-commandant qui aurait été destitué⁵⁶.

C'est une menace pour Soissons qui jusqu'alors nous était resté. Attendons des renseignements plus précis.

24 janvier - On vient de faire annoncer que les personnes possédant du blé ou de

54. Pendant l'hiver 1915-1916, le maire de Laon, Georges Ermant, a fait mettre à la disposition de ses administrés de la tourbe des marais de Chivres (Henri Pasquier, *49 mois d'esclavage. La ville de Laon sous le joug allemand*, Laon, Imprimerie du *Courrier de l'Aisne*, 1922, p. 68).

55. Il s'agit de *La Gazette des Ardennes*, journal de propagande allemand rédigé en français. Elle était destinée aux habitants des régions envahies de Wallonie et de France. Elle a commencé à paraître le 1^{er} novembre 1914. Deux numéros sortaient alors chaque semaine. Les Archives départementales de l'Aisne possèdent une collection presque complète, allant du n° 11 au n° 731. Voir M. Blancpain, *La vie quotidienne dans la France du Nord sous les occupations (1914-1944)*, Paris, Hachette, 1983, p. 288-291.

56. La bataille de Crouy a eu lieu du 8 au 13 janvier 1915. Ce sont les Allemands victorieux qui ont fait courir le bruit de la destitution du général-commandant incompetent. Voir *Soissons pendant la guerre. 1914-1925. Mémoires de G. Muzart*, Soissons, Soissonnais 14-18, 1998, p. 109-123, et *Crouy. Combats 1915*, Crouy, Association « Histoire de Crouy », 1988.

la farine de blé sont tenues, sous peine d'amende, de les livrer à l'autorité allemande qui, en retour, nous vendra *fort cher* de la farine de seigle et encore en petite quantité.

29 janvier - Départ des convoyeurs cantonnés dans le village depuis le 7 novembre. Le lendemain calme complet dans le village et aux tranchées.

Février 1915 - 6^e mois de l'occupation

3 février - Les maires du canton sont convoqués à Anizy pour le paiement des contributions.

4 février - Furieuse canonnade direction Vailly, Soissons et Noyon. Dans la soirée on apprend que les Allemands, si respectueux de la population civile, ont encore arrêté et emmené sous escorte à Anizy, quatre habitants de Chailvet : le curé, l'instituteur, un aubergiste et son fils. Quels crimes ont-ils commis ? *Chi lo sa* ?⁵⁷.

5 février - Il paraît que le curé de St-Julien⁵⁸ a été relâché avec le fils de l'aubergiste après avoir passé la nuit sur la paille.

6 février - Notre cousin Carré de Laon nous apprend que tous les noyers du terroir sont coupés et que les usines sont dévastées. Les Allemands, destructeurs pratiques, enlèvent les pièces importantes pour les utiliser à leur profit. C'est bien dans leur manière.

7 février - On apprend que deux habitants de Chavignon, le père et son fils âgé de 18 ans, ont été fusillés pour résistance et insultes à des soldats allemands qui leur volaient leurs vaches. La mère elle-même qui avait voulu défendre les siens, a été arrêtée⁵⁹.

8 février - Il nous arrive aujourd'hui des ambulanciers dont deux officiers logent ici pour la nuit et sont mes voisins de chambre. Ils doivent partir demain à 8 heures du matin, se rendant à Filain et venant de Monceau-les-Leups.

57. « Qui le sait ? » (italien).

58. Le curé de Saint-Julien, c'est-à-dire de Royaucourt-et-Chailvet, était, depuis 1913, Virgile Devienne. Il était né en 1887 et avait été ordonné prêtre en 1913. Il était aussi curé de Bourguignon-sous-Montbavin (*Ordo divini officii recitandi [...] Pro anno Domini 1916*, Soissons, Évêché de Soissons, 1916, p. 150).

59. Les deux personnes exécutées sont le cultivateur Clément Dhuez et son fils Paul âgé de 15 ans. La version donnée par *L'Argus soissonnais* du 22 octobre 1920 n'évoque pas le vol du bétail : « Le 31 janvier 1915, les Allemands fusillaient près du château de Pinon, deux habitants de Chavignon après les avoir obligés à creuser leur tombe [...]. Rien de plus futile que le motif de leur condamnation. Le jeune Paul, à cause des soldats qui demeuraient chez eux, allait coucher régulièrement chez sa grand-mère. Or, ce soir-là, il sortit quelques minutes après l'heure. Un gendarme ivre le rencontre et lui assène un coup de sabre. Le pauvre garçon appelle son père. Celui-ci, à la vue de la figure de son fils pleine de sang, cherche énergiquement à la défendre. Aussitôt il est frappé à son tour, incarcéré avec son fils et jugé. Les démarches de M. le Maire, de la famille restèrent sans résultat auprès de l'ignoble juge qui siégeait dans la personne du général von Kluck. Mme Clément Dhuez elle-même fut condamnée à l'exil et séparée de son deuxième fils » (Arch. dép. Aisne, Collection Piette, dossier Chavignon).

9 février - Vers 3 heures arrivent par la pluie ceux de Filain se rendant à Monceau-les-Leups. Nous en avons encore deux pour la nuit : deux jeunes gens, l'un pharmacien, l'autre étudiant en médecine. Les rapports avec eux sont faciles, car tous deux parlent passablement le français et sont polis.

10 février - Nos hôtes d'un jour sont partis à 8 heures du matin, contents de leur logement. Ils semblent fort rationnés dans leurs provisions, car ils nous ont demandé du pain et se sont contentés d'œufs qu'une personne de Filain leur avait donnés.

12 février - Les gendarmes allemands accompagnés du garde-champêtre sont venus désigner par une marque 37 noyers de terroir, les plus beaux, qui doivent être abattus pour leur usage. Après les hommes et les animaux, les arbres. N'est-ce pas reculer les limites du brigandage ?

14 février - On apprend que le boulanger de Mons qui, depuis quelque temps, nous fournissait du pain blanc d'abord, puis du pain gris, va espacer ses livraisons. Est-ce le commencement du rationnement ? On le craint.

15 février - Il nous arrive un nouveau convoi avec une vingtaine de voitures de fourrage. Les hommes qui le conduisent ont déjà fait un séjour de 2 mois dans le village où ils avaient laissé d'assez bons souvenirs. La plupart ne retrouvent pas leurs anciens logements qui ont été dévastés par les derniers convoyeurs. Ils sont cinq qui s'installent dans la chambre de Blanche (ma nièce).

16 février - On commence aujourd'hui l'abattage des 37 noyers qui ont été marqués. Le terroir de la commune en est déshonoré et les propriétaires désolés. Il faudra plusieurs générations pour rendre au sol ces arbres qui en sont l'ornement et la richesse.

19 février - Réquisition stupide de mannes et de corbeilles d'osier et défense d'acheter aux cantines allemandes. On assure aussi que les personnes qui se rendent à Mons pour se procurer du pain devront payer à la commandature la somme de 3 marks pour le sauf-conduit exigible. C'est de plus en plus fort.

21 février - Autre chose misérable. Les habitants de Chailvet ne peuvent se rendre à Royaucourt, leur paroisse et leur commune, sans un sauf-conduit payant.

22 février - Les vexations de nos oppresseurs deviennent de plus en plus intolérables. Ils ordonnent de cultiver les champs, mais ils exigent pour les travailleurs un sauf-conduit renouvelable tous les 8 jours.

23 février - Hier vers midi et demi, j'ai entendu la sonnerie des cloches de Laon. On apprend aujourd'hui que les Allemands fêtaient ainsi une grande victoire sur les Russes⁶⁰. Nouvelle déception pour nous.

24 février - Commencement du rationnement de la farine : 108 g par personne donnant 140 g de pain. Il y a des familles qui vont souffrir de la faim, surtout si les pommes de terre font défaut. Ce pain fait avec la farine de seigle est très mauvais, joignant la pire qualité à la petite quantité.

28 février - Les communications entre Chailvet et Chaillevois deviennent plus

60. À la suite de l'offensive allemande lancée le 7 février 1915 dans la région des Lacs mazures, les Russes ont préféré évacuer la Prusse orientale. Voir P. Miquel, *op. cit.*, p. 309-310.

difficiles. À Chailvet, les hussards se livrent à des excès dégoûtants. On parle de mascarades qu'ils auraient faites en se revêtant des vêtements de jeunes filles.

Mars 1915 - 7^e mois de l'occupation - 167^e jour de canonnade

1^{er} mars - On enlève des champs où ils ont été abattus les noyers que les Allemands déposeront bientôt aux Chemins de Fer. Les habitants sont tenus de les amener à proximité des routes.

2 mars - *La Gazette des Ardennes* prétend que le pillage des maisons abandonnées par leur propriétaire, ainsi que la dévastation des bois, est le fait des habitants. Ce qui se passe sous nos yeux est un démenti catégorique à ces assertions mensongères.

6 mars - On nous délivre un pain détestable. Cela tient surtout à la farine qui est de très mauvaise qualité, bien qu'on nous la fasse payer très cher : 70 F le quintal. La femme qui est chargée de cuire ce pain désespère de le rendre meilleur.

8 mars - Les Allemands, par un simulacre d'humanité, demandent à connaître quels sont, dans les communes qu'ils occupent, les évacués, les enfants au-dessous de 14 ans et les vieillards pouvant être comme bouches inutiles, dirigés vers la Suisse. C'est une manière de nous dire que nous sommes menacés de famine.

11 mars - Les Allemands obligent les habitants à cultiver et ensemercer leurs terres. Mais comme les laboureurs et les chevaux font défaut, ils se chargent de la culture, à raison de 50 F l'hectare et pour les semences, ils réquisitionnent celles qu'ils trouvent encore dans les localités pour les revendre à prix fort aux cultivateurs. C'est le génie du commerce et surtout du brigandage.

16 mars - On signale le passage ici, dans la matinée, de l'empereur Guillaume II se rendant à Pinon. De nouveaux combats sont à prévoir.

18 mars - La présence du Kaiser se fait sentir par une nouvelle action militaire qui s'étend depuis Craonne jusqu'à Soissons et peut-être jusqu'à Noyon, car on entend une forte canonnade sur ces deux lignes sud et sud-ouest. Les convoyeurs conduisent aux tranchées d'énormes madriers dont disposera le génie pour consolider les abris. Ils ont été pris dans le bois de Mailly où ils avaient été préparés par la maison Peugeot qui fabrique des automobiles.

25 mars - À la maison Martinat⁶¹, on met en vente à prix modéré, de la viande de cheval. Les habitants du village et des villages voisins s'empressent de profiter de cette aubaine qui leur offre une ressource momentanée dans le régime de disette imposé par les Allemands. D'ailleurs, l'animal en bon état avait dû être abattu à la suite d'un accident.

29 mars - De nouveau le Kaiser est passé ici vers midi, se rendant, dit-on, à Lizy, visiter un des grands chefs de son armée blessé ces derniers jours à Soupir. Le

61. Il s'agit du château de Chaillevois détruit pendant la Seconde Guerre mondiale. Il appartenait depuis 1900 à Octave-Remy Martinat, courtier en blé à Paris (M. de Sars, *op. cit.*, p. 53).

château de Lizy a été, dès le commencement des combats dans notre région, converti en ambulance ou comme ils disent en lazaret⁶².

30 mars - Nouvelle affiche allemande ordonnant aux habitants sous peine d'énormes amendes de tenir ce qui leur reste en bestiaux, animaux de toutes sortes, céréales, fourrage, pommes de terre, etc. à la disposition des occupants qui centralisent le tout pour revendre ensuite, à des prix exorbitants, ces différents produits du vol⁶³.

Avril 1915 - 8^e mois de l'occupation - 192^e jour de canonnade

4 avril - Fête de Pâques - La grande fête chrétienne - Hélas ! *Viae Sion lugent*⁶⁴. Au lieu des joyeuses sonneries de la Résurrection, les cloches sont muettes et l'église presque vide. Quelle tristesse sous cette voûte où ne résonne aucun chant. O Dieu, où sont vos fidèles ? Beaucoup sont retenus par la crainte, dans leur maison occupée par les Allemands.

5 avril - Le canon a grondé toute la nuit dernière. On dit que les Allemands tentent un nouvel effort pour s'emparer de Soissons.

La commune a reçu l'ordre de payer le trimestre échu de ses contributions. Où trouver l'argent ? Il en faudra aussi pour payer les soi-disant labourages des Allemands et les semences qu'ils ont prises avec des bons sans valeur et qu'ils revendent à un prix triple avec paiement en espèces sonnantes. Oh les canailles !

7 avril - Les Allemands, paraît-il, ont la prétention de forcer les lignes françaises au cours de ce mois et de marcher sur Paris. Il y a sept mois qu'ils tentent chaque jour un nouvel effort qui jusqu'ici n'a pas abouti.

11 avril - Reçu lettre du cousin Carré qui a failli être victime d'un accident terrible.

Lu avec intérêt le numéro du 1er avril des *Échos de St-Martin de Laon*. Les habitants de cette ville sont peut être encore plus malheureux, soumis qu'ils sont à de continuelles perquisitions.

13 avril - À Reims. Les communiqués officiels français ont déjà signalé les dégâts causés à la cathédrale par le canon allemand. Les bombardements auraient duré une semaine entière.

17 avril - On parle d'un *comité hispano-américain* qui se serait formé pour le ravitaillement des pays envahis en farine, riz, lard, conserves, etc.⁶⁵. Reste à

62. Depuis la fin du mois de septembre 1914, le lazaret n° 9 pour l'usage du III^e corps était installé dans le château de Lizy. Il y est resté jusqu'en juin 1915. Voir M. de Sars, *Lizy et sa mairie*, Laon, Imprimerie de l'Aisne, 1936, p. 83-84.

63. Cette affiche est conservée dans les Archives communales de Chaillevois (4 H 2). Il s'agit d'un *Avis important* signé par V. Bockelberg, Lieutenant général, Inspecteur des Étapes, le 25 mars 1915.

64. « Les chemins de Sion sont en deuil » (*Première Lamentation de Jérémie*, 1, 4, dans *La Bible*, éd. Émile Osty, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p. 1765).

65. Il s'agit du *Comité for Relief in Belgium* créé par les Hollandais et les Américains dès la fin de 1914. D'abord chargé de distribuer des vivres en Belgique, il a étendu ses activités à la France occupée, au cours du printemps et de l'été 1915. En principe, les vivres arrivaient dans les communes tous les dix jours, et c'était sous l'autorité du maire et d'un délégué au ravitaillement désigné par lui que se faisait la distribution. Voir M. Blancpain, *La vie quotidienne...*, op. cit., p. 296-297.

savoir si les Allemands ne prélèveront pas de lourds impôts sur ces provisions qu'ils auront autorisées. Nous connaissons trop bien leurs manières.

18 avril - L'annonce du comité du ravitaillement était officielle et le maire de la commune est chargé de prendre les mesures pour se procurer les sommes nécessaires à l'achat des denrées sus-énoncées.

19 avril - Le beau temps favorise la plantation des pommes de terre. Qui les récoltera ?

Les chevaux des Allemands pâturent depuis quelques jours dans les champs de luzerne et caracolent dans les terres labourées et ensemencées. Inutile alors de cultiver les terres si on commence par les ravager. C'est tout gain pour nos ennemis qui font payer labourage et semences.

29 avril - La farine du comité annoncée plus haut ne nous est pas encore délivrée. Ce retard ne me dit rien de bon et l'on peut tout craindre de la foi germanique comme autrefois de la foi punique. Nous avons trop de raisons de nous défier.

30 avril - Une partie des convoyeurs d'ici est appelée dans les rangs de l'infanterie et doit partir dit-on pour l'Allemagne. Les Russes vont-ils enfin prendre une sérieuse offensive ? Nous attendons toujours un concours efficace de leurs gros bataillons⁶⁶.

Mai 1915 - 9^e mois de l'occupation - 219^e jour de canonnade

1^{er} mai - Le mois de mai s'ouvre par un beau temps mais un peu orageux. Les convoyeurs restent inoccupés toute la journée, ce qui leur arrive assez fréquemment depuis quelque temps. Est-ce pénurie de vivres ? On serait tenté de le croire.

4 mai - Les Allemands apportent de nouvelles entraves à la circulation des habitants. Il faut aller à la commandature d'Anizy pour se procurer un laissez-passer pour d'autres communes plus voisines Urcel, Chavignon. Les quelques femmes qui allaient jusqu'alors chercher de rares provisions dans ces localités vont être bien empêchées.

5 mai - Le maire réunit les conseillers présents⁶⁷ pour leur communiquer les exigences des Allemands relativement à la culture effectuée par eux ainsi que les frais qui en résultent et qui sont, comme toujours, excessifs. Il s'agit maintenant de trouver la somme exigée, en recourant à un emprunt communal puisque la commune est rendue responsable à défaut des cultivateurs intéressés.

6 mai - La commandature fait distribuer aux habitants des cartes d'identité qu'ils

66. Les troupes russes ont avancé jusqu'en avril 1915 en direction de la Hongrie, mais à partir du 1^{er} mai 1915, les Autrichiens ont contre-attaqué, aidés par les Allemands.

67. Le 12 mai 1912, après l'élection de Joseph Diot comme maire de Chaillevois, Paul Flamant avait été choisi pour être adjoint. Les conseillers étaient alors Léon Doulet, Ernest Guislin, Eugène Thiévard, Jules Lassaux, Georges Lebeau, Ernest Oppillart, Octave Martinat et Léon Flamant (Arch. com. Chaillevois, 1 D 4).

devront présenter à toute réquisition allemande. Elles sont valables pour une quinzaine. Nouvelle forme de vexation.

7 mai - La situation ne change pas. De nombreux avions survolent notre région. Quelques-uns sont des nôtres, ce qui leur vaut l'honneur de salves nombreuses et nourries.

Notre campagne est admirable depuis quelques jours avec ses collines verdoyantes et ses arbres fruitiers en fleurs. Mais nous n'en jouissons guère à la vue de tous ces Prussiens qui la souillent de leur présence.

9 mai - On annonce que l'Italie aurait déclaré la guerre à l'Autriche, ce qui compliquerait la situation des Allemands.

D'autre part, il serait question seulement d'un ultimatum envoyé à l'Autriche⁶⁸. Attendons.

10 mai - Des cavaliers appartenant à l'artillerie, ont, ce matin, traversé le village, se rendant sur la colline qui le domine par le chemin de Montbavin. Viennent-ils faire des études de topographie pour de nouvelles dispositions ?

D'autre part, M. de Hédouville⁶⁹, que je crois assez crédule, annonce qu'il n'y a plus de blessés à Laon et que la commandature a quitté Coucy.

11 mai - On a arrêté à Royaucourt deux ouvriers agricoles travaillant sur leurs terres, parce qu'ils n'étaient pas munis de la fameuse carte d'identité. Que pourront inventer de mieux les Allemands pour vexer nos malheureuses populations ?

13 mai - Fête de l'Ascension - Encore une grande fête religieuse qui se passe dans la tristesse et la crainte. Nos geôliers resserrent toujours les chaînes de la servitude. Il est difficile d'aller au prochain village à 200 mètres, sans s'exposer à être arrêté. Quant à l'artillerie, elle ne chôme pas.

15 mai - La commandature défend aux habitants de couper l'herbe de leurs champs et de se contenter de celle qui borde les chemins et chaussées. Nos oppresseurs se réservent sans doute toutes nos herbes fourragères : trèfle, luzerne, sainfoin, etc.

20 mai - Une musique militaire allemande dans la direction d'Urcel annonce le passage d'une colonne d'infanterie. Est-ce un simple déplacement ? Aujourd'hui, dit-on, doit se décider la question de savoir si l'Italie prendra part à la guerre comme alliée des trois puissances anti-allemandes.

22 mai - Les Allemands préludent à la fête de demain par une réunion dans la cour Hatier où probablement un pasteur leur adresse une véhémence harangue dont les sons frappent nos oreilles désagréablement.

23 mai - Pentecôte, fête qui se passe comme les précédentes, bien tristement. Les Allemands, eux, la célèbrent à leur manière, par des branches de bouleau atta-

68. Le 26 avril 1915, l'Italie a signé avec la France, l'Angleterre et la Russie le pacte secret de Londres. Le 4 mai, elle a dénoncé le traité de la Triple-Alliance l'unissant à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie, et le 23, elle est entrée en guerre seulement contre cette dernière.

69. Il s'agit d'Armand Gaston Marie de Hédouville, châtelain de Royaucourt. Âgé de 74 ans, il vivait seul depuis 1899. Voir Roger Rodière, *Généalogie de la Famille de Hédouville*, Laval, 1934, p. 82.

chées au-dessus des portes des maisons qu'ils occupent⁷⁰ et par des réjouissances un peu plus bachiques, moins le vin.

24 mai - Il est maintenant à peu près certain que nous pouvons compter sur un ravitaillement plus sérieux du comité hispano-américain. Déjà la farine nous est arrivée meilleure et en quantité plus raisonnable.

25 mai - De nombreuses troupes d'infanterie passent dans le bas du village, se dirigeant sur Laon où l'on prétend qu'elles doivent s'embarquer pour l'Allemagne. Ce mouvement serait occasionné par l'entrée en scène de l'Italie qui a déclaré la guerre à ses anciens alliés.

27 mai - La défense faite aux habitants par la commandature de couper l'herbe dans leurs champs vient de recevoir à Anizy une application féroce. Une dame Sébart ayant contrevenu à cette défense s'est vu infliger une amende de 1000 F. Est-ce assez prussien ?

Juin 1915 - 10^e mois de l'occupation - 249^e jour de canonnade

1^{er} juin - Distribution un peu plus généreuse de farine américaine. Mais, le pain qui n'est pas fait par un boulanger laisse bien à désirer et doit durer toute la semaine.

2 juin - On annonce le départ sous trois semaines du commandant de la colonne de convoyeurs. On craint que son remplaçant n'ait pas ses qualités de modération relative.

4 juin - Nous sommes informés de l'arrivée prochaine du ravitaillement américain en café, sucre, lard, graisse et riz. La commune fait l'avance de la somme pour un mois et ces denrées seront distribuées aux habitants sans qu'il soit exigé de paiement immédiat. Il y a là, je crois, une source d'abus.

5 juin - On nous apprend que chez nos voisins de Mons et de Lizy, les hommes valides ont été réquisitionnés par les Allemands pour faucher les herbages des champs et des prairies au profit de leurs chevaux et que défense est faite de toucher aux pois et aux cerises. Rien ne peut nous étonner de la part de ces nobles guerriers si pleins d'humanité à l'égard de la population civile.

6 juin - *Fête-Dieu* - Hélas ! On applique aujourd'hui dans le village les mesures vexatoires dont je parlais hier. Les habitants valides, hommes, femmes et jeunes filles ont été réunis sur la place et désignés pour le travail forcé dans les champs et prairies. Nous sommes revenus aux beaux jours de l'esclavage.

8 juin - Temps orageux, grande chaleur. Avec le tonnerre, le canon gronde dans la direction de Vic-sur-Aisne où se serait livrée, le 6, une nouvelle et meurtrière bataille⁷¹.

70. En Europe orientale, le bouleau symbolise le printemps (Alain Chevalier et Alain Gheerbrant, « Bouleau », *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont - Jupiter, 1990, p. 145).

71. Vic-sur-Aisne est resté aux mains des Français. Voir Denis Rolland, « Le château et les châteaux de Vic-sur-Aisne », *Fédération...*, *op. cit.*, t. XXIX, 1984, p. 172-175.

Le soir, tous les hommes du village, ainsi que ceux de Chailvet, ont l'ordre de se réunir sur la place et de présenter leur carte d'identité pour la faire timbrer à nouveau. Ceci se passe sans autre incident.

9 juin - Le temps est toujours orageux et très chaud, mais la pluie désirée est encore ajournée. Cette sécheresse fait grand tort à la culture. On s'en désolait si l'on avait la certitude de récolter. Mais tout indique que les frelons ennemis s'empareront du butin des malheureuses abeilles.

12 juin - Le journal allemand *La Gazette des Ardennes* compare le vandalisme français qui a détruit quelques ponts et ouvrages de nos chemins de fer au moment de l'invasion, au soin qu'ont pris nos ennemis de rétablir ces lignes (à leur usage exclusif). O candeur !

15 juin - Différentes personnes des communes voisines ont subi des perquisitions sous prétexte de prisonniers évadés ou d'espions à rechercher. Entre autres, M. de Hédouville qu'on voudrait expulser de son château pour le piller.

16 juin - Les Allemands continuent de rentrer leurs foin et fourrages que les habitants doivent faucher et faner pour la modique somme de 0,90 F par jour. C'est un salaire de famine pour des gens débilités par de longues privations.

17 juin - D'un aéroplane français il est tombé ce matin, dans le village, un certain nombre de papiers à l'adresse des populations envahies et complètement privées de nouvelles, avec une proclamation nous faisant connaître la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche et le succès final que nous promet ce nouveau concours uni à ceux des alliés anglais, belges, russes, serbes, monténégrins et japonais. Fiat, fiat !⁷²

20 juin - Une nouvelle qui me serait très pénible, si elle se confirmait, c'est l'arrestation de mon cousin, l'excellent curé de St-Martin de Laon. Ce seraient des articles des *Échos* qui auraient motivé, aux yeux des Allemands, cette odieuse persécution. Le saint prêtre et dévoué patriote l'acceptera, j'en suis sûr, avec courage et résignation⁷³.

25 juin - Une nouvelle affiche édicte des pénalités rigoureuses : amendes, forte- resse et peine de mort contre ceux qui communiqueraient avec les pays non envahis ou étrangers, par lettres ou publications quelconques, télégraphie souterraine ou autres, pigeons voyageurs, etc. Tout cela est signé *Fabeck*, général en chef à Folembray.

26 juin - La commandature fait annoncer par le garde-champêtre que les habitants devront se contenter de la *dixième* partie de leurs fruits : pommes, poires, cerises, prunes, groseilles, etc., et que les femmes seront contraintes de confectionner des confitures réservées aux Allemands. Dîme renversée.

72. « Que cela soit, que cela soit ! » (latin).

73. L'abbé Dessaint a été arrêté le 8 juin 1915 pour avoir écrit dans ses *Échos de Saint-Martin* : « L'occupant ne devrait pas profiter de sa force pour piller, sans motif, les maisons vides d'habitants ». Les Allemands l'ont condamné à payer mille marks d'amende en or, à subir six mois de cellule, sans lire et écrire, et à être déporté en Allemagne jusqu'à la fin de la guerre. En fait, il sera libéré et rapatrié en France libre en novembre 1917 (P. Lefèvre, *art. cit.*, t. XXIV, 1979, p. 106, et t. XXVII, 1982, p. 83 ; F. Pigeon et C. Souchon (éd.), *op. cit.*, p. 21, note 4).



Fig. 2. Alexis Dessaint quelques mois avant sa mort (à Chaillevois le 4 mai 1929). A sa droite se trouve sa nièce Blanche Oppiliart et à sa gauche, on peut voir sa petite-nièce Germaine Déprez. Cl. H. Déprez.

27 juin - Départ des convoyeurs qui sont ici depuis le 15 février. Quels sont ceux qui leur succéderont ? Ceux-ci étaient à peu près supportables. Mais la présence des ennemis ne peut que blesser profondément des cœurs patriotes.

Aussi, je ne comprends pas que des personnes du pays se soient fait délivrer, par les soldats qu'ils ont logés, des certificats de bonne hospitalité. Il y a là un manque de dignité qu'on ne saurait trop blâmer.

À l'ouest, nouvelle canonnade dont nous ne connaissons pas plus le résultat que précédemment puisque nous sommes obligés de nous contenter des éloges haineux et mensongères de *La Gazette des Ardennes* qui justifiait mieux son nom d'autrefois *Journal de Guerre*.

30 juin - Arrivée des fantassins. Deux officiers près de ma chambre, six soldats dans la chambre de Blanche.

Juillet 1915 - 11^e mois de l'occupation - 279^e jour de canonnade

1^{er} juillet - Les fantassins font séjour et nous ne savons quand nous en serons débarrassés.

Le lieutenant et le docteur qui logent près de moi sont jeunes encore et parlent assez bien notre langue.

2 juillet - Il est passé ce matin dans le village, se rendant à Montbavin, un petit convoi de caissons d'artillerie, peut-être une batterie. Une autre batterie avait été dirigée, ces jours derniers, vers le même endroit. En voyant ces mouvements de troupes, nous ne pouvons nous empêcher de craindre pour le pays.

4 juillet - Rien de nouveau. Les fantassins ne paraissent pas devoir s'en aller. Leur musique a donné un concert aux chefs sous le gros tilleul.

5 juillet - Les fantassins qui sont ici (25^e d'infanterie) sont à peu près convenables mais assez bruyants dans la soirée qu'ils prolongent trop à mon gré. Le jeune docteur qui couchait dans la maison est parti en permission pour son pays. Il était fort bien.

7 juillet - Nous avons toujours nos hôtes turbulents. Comme ils sont complètement inoccupés, ils n'en sont que plus bruyants et incommodes.

8 juillet - Départ des fantassins qui logeaient ici depuis 8 jours. Ils sont remplacés par d'autres qui ne séjournent qu'une nuit.

9 juillet - Il nous arrive d'autres fantassins encore plus nombreux avec l'état-major du 29^e d'infanterie. Ils sont dix dans la maison où ils doivent, paraît-il, séjourner plusieurs jours ! C'est une plaie sans cesse rouverte et suppurante. Après-midi, musique allemande sous le tilleul.

10 juillet - Les fantassins allemands encombre le village et notamment la maison que j'habite. Leur séjour ne s'explique guère puisque les duels d'artillerie s'éteignent un peu dans notre région. On parle, il est vrai, d'une nouvelle tentative ennemie de passer l'Aisne, mais pour le moment rien ne confirme cette rumeur. Il semblerait plutôt que c'est un repos accordé aux troupes venant d'Arras où les rencontres ont été des plus dures et des plus sanglantes⁷⁴.

11 juillet - Mauvaise journée qui aurait dû être la fête du village. La nuit dernière avait été troublée par les désordres et l'ivresse de certains de nos hôtes. Le soir, de 7 h à 10 h, concert dans le jardin de Mme Hermant, chez qui loge le colonel avec son état-major. Musique que nous n'avons guère goûtée, et pour cause.

12 juillet - On entend plus rarement le canon pendant le jour, mais, comme les nuits précédentes, il gronde plus fort vers minuit. Les fantassins qui cantonnent ici, se livrent à leurs déprédations (vol de pommes de terre dans les champs avant la maturité, à la chute du jour). S'ils séjournent encore quelque temps, on se demande ce qui restera aux habitants pour leur alimentation.

14 juillet - La fête républicaine est célébrée, cette année au son du canon des tranchées au lieu du canon des Invalides. Ce n'est pas la musique de la Garde républicaine qu'on entend, mais la musique de l'état-major allemand.

jeudi 15 et vendredi 16 juillet - Les Allemands logés ici se livrent une grande partie de la nuit à une orgie aussi crapuleuse que bruyante, sans égard pour deux vieillards qui auraient tant besoin de repos.

19 juillet - On nous annonce aujourd'hui l'arrivée prochaine d'une nouvelle colonne de convoyeurs : 100 hommes et 140 chevaux. Où les logera-t-on ? Ces gens-là viennent moissonner et récolter céréales, légumes et fruits. Pauvres occupés !

74. Le 19 juin 1915, les Alliés ont battu les Allemands à Arras.

24 juillet - Cette colonne annoncée arrive dans le village. Deux officiers chez nous et quatre chevaux.

25 juillet - Toujours la musique le soir chez Mme H.⁷⁵. Je note la bonne tenue des officiers qui sont ici, particulièrement un sous-lieutenant qui parle très bien notre langue et connaît et apprécie nos écrivains et nos artistes en tout genre, ayant étudié à Paris et fréquenté nos meilleurs théâtres. Il a, dit-il, une bibliothèque française composée de nos principaux auteurs depuis le XIV^e siècle.

30 juillet - Enfin, les fantassins nous quittent. Ce détachement était des plus bruyants et des plus désagréables. Le jeune lieutenant nous quitte aussi pour se loger près d'un de ses amis, dans la partie basse du village.

31 juillet - À leur place, nous logeons cinq hommes et quatre chevaux plus une voiture assez encombrante dans notre petite cour. Les hommes, qui sont d'âge mûr, se tiennent mieux que les fantassins.

Août 1915 - 12^e mois de l'occupation - 308^e jour de canonnade

1^{er} août - Il y a un an que cette horrible guerre a été engagée. Où en sommes-nous aujourd'hui ? L'occupation devient de plus en plus intolérable et nous craignons pis encore...

Des hommes malades de la commune, n'ayant pu faire la besogne à laquelle ils étaient contraints (travail des champs) ont été frappés d'une amende de 5 francs, qu'ils ont dû payer sans retard.

5 août - Aujourd'hui, par ordre allemand, nos cloches, depuis longtemps muettes, ont sonné à toute volée pour célébrer la prise de Varsovie sur les Russes⁷⁶. C'est une nouvelle déception pour ceux qui comptaient sur un grand effort de notre allié...

6 août - Perquisition dans les maisons du village par des fureteurs allemands à la recherche des cuivres, bicyclettes, etc.

7 août - L'autorité militaire fait annoncer qu'il est défendu aux habitants de disposer de leurs légumes et fruits, même ceux des jardins, avant qu'on ait déterminé la part nécessaire à la consommation de chacun.

14 août - Arrivée de Germaine qui a obtenu de passer quelques jours chez son grand-père, ce qui nous réjouit tous.

15 août - Fête de l'Assomption - Les Allemands la célèbrent à leur façon en faisant travailler les hommes du pays comme les jours ordinaires, sans repos ni trêve.

17 août - Un an s'est écoulé depuis mon arrivée à Chaillevois. Que d'événements depuis ! Que d'alarmes ! Que de ruines de toute sorte dans mon pauvre pays ! Et le fléau sévit toujours.

21 août - Les Allemands imposent aux communes l'obligation d'émettre des *bons communaux* pour payer les ouvriers qu'ils emploient aux travaux des champs⁷⁷.

75. Il s'agit de Mme Hermant.

76. Les Allemands ont pris Varsovie le 5 août 1915. Voir P. Miquel, *op. cit.*, p. 312.

22 août - L'autorité allemande a la prétention d'obliger les communes à donner un état de leurs ressources et invite les habitants à faire connaître les titres de banque qui seraient en leur possession. Ceci est un comble : mais on a déjà tant vu de ces prescriptions étranges et irréalisables.

24 août - On se préoccupe toujours beaucoup de l'insistance des Allemands pour connaître les valeurs possédées par les habitants. Je suppose qu'ils voudraient une base pour établir l'impôt à la manière prussienne. Aujourd'hui ils sont à la recherche de l'eau-de-vie. C'est un peu tard. De plus on fait annoncer que les bons communaux auront cours forcé.

29 août - Mme H. se plaint qu'on lui ait enlevé toute sa batterie de cuisine en cuivre. On réquisitionne jusqu'aux boutons des portes. Deux Allemands de la gare de Chailvet s'installent dans les chambres voisines de la mienne.

Septembre 1915 - 13^e mois de l'occupation - 336^e jour de canonnade

2 septembre - Il y a un an qu'à pareil jour les Allemands ont fait leur apparition dans le village et depuis le mal de l'occupation n'a fait qu'empirer. Un troisième voisin indésirable se joint aux deux autres. Il appartient aussi à la section d'électricité, gare de Chailvet.

9 septembre - Mes voisins de chambre ont décampé ce matin, non sans avoir dérobé des objets à leur convenance. L'ennemi commence aujourd'hui les razzias de pommes qui, malheureusement, sont très abondantes cette année.

15 septembre - Un avis de la commandature enjoint aux habitants de se découvrir pour saluer les officiers allemands. Un habitant d'Anizy ayant salué *imparfaitement* a été condamné à deux jours de prison.

22 septembre - Les convoyeurs de la 8^e colonne cantonnés ici depuis le 24 juillet quittent Chaillevois pour se rendre près de Pont-St-Mard. Ils regrettent, les nôtres surtout Peter Beng et Bernard, le cantonnement de Chaillevois.

L'officier payeur et son secrétaire occupent les deux chambres libres auprès de moi.

23 septembre - Arrivée de nombreuses troupes et de leurs voitures. Le village en est encombré. À la maison, dépôt de toute espèce d'objets de travail et de vêtements militaires.

24 septembre - Quelle journée ! Quelle canonnade effrayante sur tout le front sud ! Oh ! les malheureuses populations qui n'auraient pas déserté cette région maudite !...

Les jours suivants, pendant toute une semaine, le canon retentit avec la même violence.

77. Voir Pierre Crinon, « Les bons de monnaie émis pendant la guerre de 1914-1918 - Canton du Nouvion-en-Thiérache (Aisne) », *Fédération...*, *op. cit.*, t. XXX, 1985, p. 131-170.

Octobre 1915 - 14^e mois de l'occupation - 364^e jour de canonnade

7 octobre - Par ordre allemand, défense, sous les peines les plus sévères, de communiquer, de quelque manière que ce soit, avec les aviateurs.

8 octobre - Le convoi de ravitaillement qui séjournait ici depuis 15 jours et qui s'était installé comme pour y passer l'hiver, a reçu l'ordre de déménager tous ses magasins pour partir dans la nuit par la voie ferrée. Il se rend, *dit-on*, en Champagne. Les officiers qui logeaient ici sont immédiatement remplacés par deux autres qui coucheront la nuit.

9 octobre - Les départs du dernier convoi s'échelonnent et les arrivants ont peine à se caser avant la fin du déménagement, un certain nombre de maisons n'étant pas encore vides.

10 octobre - Même mouvement qu'hier dans les départs et les arrivées. Ce nouveau convoi est au moins aussi encombrant que le précédent. D'ailleurs, il y a partout dans nos environs, des déplacements de troupes qui feraient croire à d'importantes actions prochaines. Est-ce un recul de l'ennemi ? On voudrait l'espérer. Des bruits de toute sorte circulent à ce sujet. Quoi qu'il en soit le canon continue de gronder sur l'Aisne et sur la Marne.

Je note aussi dans la cour, une cuisinière roulante qui n'épargne pas le bois et amène de nombreux clients dans la maison.

11 octobre - Un nouveau convoi vient s'ajouter au précédent et trouve les plus grandes difficultés à se loger. Les habitants sont de plus en plus excédés.

L'officier payeur et son secrétaire installés ici depuis deux jours nous quittent pour Chavignon. Ces déplacements et ces installations se font sans ordre apparent.

13 octobre - Un nouvel officier payeur et son secrétaire prennent la place du dernier, de sorte que je ne suis jamais chez moi.

18 octobre - Nouvelle perquisition assez sommaire dans les maisons par les gendarmes allemands à la recherche d'armes, bicyclettes, appareils photographiques, sacs et objets laissés par les garnisaires⁷⁸ précédents.

Une longue affiche, après publication par le garde-champêtre, est apposée à la Mairie. Elle contient toutes sortes d'entraves nouvelles à la circulation. Cela vient de la commandature de Bruyères qui nous régit depuis quelques jours.

21 octobre - L'affiche publiée il y a deux jours est annulée avec défense absolue de circuler hors du village. Défense aussi d'arracher ce qui reste de pommes de terre. Les Allemands vendront au prix de 10 F celles qu'ils nous auront prises.

23 octobre - Réunion du Conseil municipal sur l'injonction des Allemands pour se concentrer sur l'obligation à un nombre de 173 communes de contribuer à une imposition de 4 millions – vote par oui ou par non.

24 octobre - Nouvelle réunion du Conseil municipal à l'occasion du ravitaillement américain. Les maires de cette partie du canton doivent se rendre à Athies le 27 courant pour s'entendre à ce sujet.

78. Sous l'Ancien Régime, personnes qu'on plaçait chez ceux qui devaient l'impôt.

26 octobre - Des hommes du village ainsi que des jeunes filles sont réquisitionnés pour la récolte des pommes qui, cette année, est exceptionnellement abondante. Ensuite, il en sera de même pour les pommes de terre que se réservent encore nos ennemis...

28 octobre - J'ai vu, vers le soir, une cinquantaine de prisonniers russes regagnant leur cantonnement à Montarcène où ils sont arrivés depuis quelques jours. Cette malheureuse troupe s'avance sans bruit sous la surveillance de deux ou trois soldats allemands, le fusil chargé. Je leur donne un salut bref et bienveillant auquel ils répondent. Pauvres gens transplantés à quelque 7 ou 800 lieues de leur pays pour venir ici travailler, à la gare de Chailvet, au service de nos ennemis⁷⁹.

30 octobre - Les entraves à la circulation sont toujours des plus rigoureuses. Les Allemands coupent le bois Martinat pour en faire du charbon.

Novembre 1915 - 15^e mois de l'occupation - 387^e jour de canonnade

1^{er} & 2 novembre - Fête de la Toussaint et fête des Morts - Célébrées plus solennellement cette année mais en présence des Allemands qui y assistent en grand nombre et bonne tenue.

13 novembre - Les Allemands élèvent dans la cour un abri pour la cuisinière. Il y en a d'autres semblables sur divers points du village, ce qui n'annonce nullement leur prochain départ.

14 novembre - L'autorité militaire convoque ce matin, à 11 heures tous les hommes du village pour leur faire connaître, par la voix du maire une série de nouveaux ordres concernant la circulation, la nécessité des sauf-conduits, taxés arbitrairement, comme toujours, et d'autres défenses et prescriptions déjà connues et appliquées.

25 novembre - Défense aux habitants de sortir après 8 heures du soir, heure allemande. Un incendie est signalé à Montarcène, à la ferme bleue, attribué à deux personnes considérées comme honnêtes, mais qui auraient été exaspérées par la prise de leur cheval par les Allemands. C'est donc le désir de se venger qui les auraient poussé à incendier leur magasin d'approvisionnement.

Décembre 1915 - 16^e mois de l'occupation - 410^e jour de canonnade

1^{er} décembre - Annonce allemande relative aux chiens dont les propriétaires devront une taxe de 3 F par mois, toujours guerre d'argent. C'est ce qui détermine bon nombre de personnes à se défaire de leur chien.

23 décembre - L'officier payeur, son secrétaire et l'ordonnance sont partis aujourd'hui, pour trois semaines, disent-ils. C'est un peu de tranquillité pour nous.

79. Sur les prisonniers russes, voir M. Blancpain, *La vie quotidienne...*, op. cit., p. 270-273.

24 décembre - Les Allemands célèbrent la Noël avec des pins illuminés et de nombreux rafraîchissements. Cependant la nuit n'a pas été troublée par des chants et par des cris d'orgie.

25 décembre - Le canon se fait entendre dès le matin après avoir tonné toute la nuit.

Messe chantée. Nombreuse assistance des soldats allemands.

28 décembre - Nouvelles menaces contre les ouvriers civils, récalcitrants, et contre les jeunes filles qui se refuseraient au travail des champs, ainsi que contre les femmes de mauvaise vie. Ce dernier article n'est pas appliqué dans notre village, bien que les cas de débauche ne soient pas rares dans ces temps maudits. Je cesse de noter tous les jours de canonnade. Ils sont trop nombreux, puisque le 31 décembre, j'en avais noté 433.

Janvier 1916 - 17^e mois de l'occupation - 434^e jour de canonnade

1^{er} janvier - Une nouvelle année commence, plus tristement encore que 1915. Les ruines s'accumulent dans notre malheureux pays, toujours occupé et rien ne fait prévoir la fin de cette terrible guerre. Le canon gronde ce matin comme souhait de bonne année.

13 janvier - Retour de l'officier payeur, de son secrétaire et de son ordonnance, après une absence de trois semaines passées à Presles et Thierny.

28 janvier - J'apprends aujourd'hui que le maire de Chaillevois, ne croyant pas devoir sanctionner de son autorité municipale les nouvelles mesures iniques et ruineuses pour la commune imposées par la commandature, s'est décidé à donner sa démission qui a été acceptée par la dite commandature. À qui maintenant seront confiées ces fonctions si bien remplies par M. Diot⁸⁰ ? (Cette démission n'a pas été autorisée par les Allemands.)

Février 1916 - 18^e mois de l'occupation - 456^e jour de canonnade

9 & 10 février - De nombreuses patrouilles et sentinelles sillonnent les routes et interceptent toutes communications entre civils. Elles sont postées même dans les bois. Les permis de circuler sont suspendus pour tous. Qu'est-ce que cela signifie ?

13 février - Journée impressionnante, gros canons jour et nuit au nord-ouest de Soissons.

28 février - Par ordre allemand, les hommes valides du village et des villages voisins sont obligés d'aller travailler sur la route de Mons à Laval où se font de grands travaux de garage. Il n'est pas tenu compte du temps, qui est très humide

80. Joseph Diot sera réélu maire de Chaillevois le 10 décembre 1919 (Arch. com. Chaillevois, 1 D 4).

et froid. Ces malheureux ne sont pas mieux traités que les prisonniers russes de ce mois dernier.

Les vandales ont détruit le château de Mailly habité par l'ambassadeur en Russie, M. Paléologue⁸¹.

Mars 1916 - 19^e mois de l'occupation - 482^e jour de canonnade

6 mars - Nouvelle réquisition de cuivres et autres métaux. On est obligé de disputer à ces pillards de petites lampes veilleuses. Quant aux barres de cuivre des cuisinières, chandeliers, boutons de porte, etc., il faut en faire son deuil. Ils y ajoutent le lendemain une réquisition de cordes et ficelles à déposer chez le maire.

12 mars - À la messe du jour, un Allemand tenait l'harmonium et chantait avec assez de goût. Dans l'après-midi, concert sur la place avec accompagnement du canon dans le voisinage.

22 mars - Les Allemands entourent de barrières les champs restés incultes, pour y faire paître leurs chevaux, vaches et moutons. De plus, ils font annoncer qu'ils s'empareront également des jardins non ensemencés. Comment le seraient-ils puisqu'ils occupent ailleurs les hommes valides et les jeunes filles qui pourraient les cultiver ?

Avril 1916 - 20^e mois de l'occupation - 512^e jour de canonnade

6 avril - À 8 heures du soir, des détonations incessantes de grenades accompagnées du tic-tac des mitrailleuses épouvantent la population pendant une demi-heure. Le combat devait se livrer au-dessus de Chavignon.

10 avril - Les habitants devront éteindre les lumières ou fermer leurs volets dès la chute du jour, sans doute par crainte des avions.

16 avril - La commandature appelle tous les hommes du village, ordonnant à nouveau de saluer les officiers, d'éteindre toute lumière la nuit, de nettoyer les rues, les cours, etc., sous peine de fortes amendes comme toujours.

23 avril - Pâques. La fête est célébrée plus solennellement que l'an dernier. Mais la présence des Allemands aux offices de l'église inspirent une invincible tristesse. Pourquoi faut-il qu'un si beau jour soit encore une fois assombri par l'occupation ?

Hier, on a rapporté le cadavre d'un bûcheron allemand tué par la chute d'un arbre. On doit l'enterrer dans un de leurs nombreux cimetières.

81. Le château de Mailly se dresse encore sur le territoire de la commune de Laval-en-Laonnois. Maurice Paléologue a été ambassadeur de France en Russie depuis le printemps 1914 jusqu'à la révolution bolchévique. Sur ce diplomate historien, voir Charles de Chambrun, *Discours de réception [...] à l'Académie française*, Paris, Librairie Plon, 1946.

25 avril - Canonnade violente et incessante dans la direction de Reims. Cette journée comptera certainement parmi les plus terribles de ces temps derniers.

30 avril - Le duel d'artillerie continue surtout dans la matinée. La semaine de Pâques a été favorisée d'un très beau temps, ciel pur et vent d'est.

Mai 1916 - 21^e mois de l'occupation - 537^e jour de canonnade

3 mai - Dans la soirée, on entend un roulement sourd bien effrayant, mais qui dure peu.

4 mai - L'an dernier, je déplorais l'état de nos champs laissés sans culture et livrés aux pâturages des chevaux. Cette année, ma tristesse augmente en voyant nos terres mal cultivées par les Allemands qui, avec le concours obligatoire des hommes valides et des jeunes filles, travaillent pour récolter à leur profit. Les épinards, les choux et surtout les pommes de terre sont l'objet spécial de leur culture. Pour le moment, ils exigent des possesseurs d'asperges, de les leur livrer intégralement, moyennant 0,50 F le kilo, payé en bons communaux ou régionaux.

9 mai - Journée terriblement bruyante sur tout le front.

11 mai - Réquisition, devant être payée, de peaux de lapins. Décidément, rien n'échappe à leurs industrieuses recherches. Seulement, ils oublient de payer.

12 mai - Vers le soir, un de nos avions, visé par les lance-bombes des montagnes voisines, et poursuivi par plusieurs avions allemands qui finissent par l'atteindre, décline à notre vue pour aller s'abattre dans un bois de Bourguignon. Les Allemands du village se précipitent en masse vers Montbavin, comme une meute acharnée à la poursuite d'un malheureux gibier.

La chute de l'avion a-t-elle été mortelle pour les aviateurs ? Il court à ce sujet des bruits contradictoires, invérifiables.

17 mai - Une partie du 87^e qui occupe le village depuis sept mois, part aujourd'hui pour un autre cantonnement que nous ignorons. L'officier payeur et ses hommes nous quittent, mais non sans retour assurent-ils. En revanche, on nous gratifie d'un troupeau de 7 vaches et d'une laiterie-beurrerie. Quand verrons-nous le départ de tous ces hommes et de toutes ces bêtes ?

27 mai - Retour de Berrieux de l'officier, de ses hommes et de la poste, après un séjour trop court dans le susdit village.

Juin 1916 - 22^e mois de l'occupation - 563^e jour de canonnade

Fête de l'Ascension - Les Allemands, si amis de la religion, obligent les jeunes filles au travail des champs. De sorte que, sauf de rares exceptions, l'assistance aux offices ne se compose que de nos ennemis.

11 juin - Fête de la Pentecôte : nombreuse assistance des Allemands à la grand-messe. Mais les paroissiens sont toujours rares.

26 juin - La personne de Chailvet qui, depuis 4 mois nous fournissait d'excellent pain, renonce aujourd'hui à une besogne au-dessus de ses forces. Et nous nous demandons comment nous supporterons cette nouvelle privation.

Quatrième perquisition des cuivres, et réquisition des boutons de porte du même métal.

30 juin - Départ d'une partie du 17^e et arrivée de pionniers.

Juillet 1916 - 23^e mois de l'occupation - 591^e jour de canonnade

3 juillet - Il circule ici des bruits sinistres, d'après lesquels des obus auraient fait de nombreuses victimes à Anizy et à Laon.

4 juillet - Les tristes nouvelles d'Anizy se confirment : 3 personnes tuées et 11 blessées. Ce sont malheureusement des obus français qui ont fait ces victimes.

5 juillet - Les Allemands nous imposent une nouvelle contribution de guerre de 20 F par habitant. Comment répondre à de telles exigences après toutes celles que nous avons déjà subies ?

12 juillet - Nouvelle convocation des hommes à la commandature pour entendre les restrictions de plus en plus sévères sur les correspondances et la circulation.

Dans la soirée, violente canonnade sur la Somme où se livrent depuis 8 jours de grands combats soutenus par nos troupes et les Anglais dans une offensive qui, espérons-le, brisera l'attaque des Allemands⁸². Nos premiers succès de ce côté soutiendraient le courage de nos armées.

14 juillet - Encore une fête républicaine avec un temps plutôt funèbre. Du reste, sauf quelques détonations au loin et des exercices de mitrailleuses sur la montagne, journée silencieuse.

16 juillet - Un détachement de la Croix-Rouge est arrivé hier, pour combien de jours ?

20 juillet - Le canon des batailles qui se livrent sur la Somme, s'entend aujourd'hui plus au nord, presque dans la direction de Saint-Quentin.

21 juillet - Roulement sourd et continu sur la Somme.

29 juillet - Le 25^e et les bagages qui doivent remplacer le 87^e et le 17^e sont arrivés depuis deux jours et installés pour la plus grande partie dans la maison Hatier où se trouvent, dans le jardin, d'importants baraquements pour hommes, chevaux et voitures.

31 juillet - L'officier payeur, son secrétaire et son ordonnance qui logeaient ici depuis plus de 9 mois, sont partis ce matin. Nous n'avons pas eu à nous plaindre de ces hommes qui ont été convenables et pas bruyants. Ceux qui les remplacent, sans aucun délai, ne paraissent pas non plus désagréables.

Août 1916 - 24^e mois de l'occupation - 623^e jour de canonnade

5 août - Des obus sont encore lancés sur les ouvrages allemands et jettent la ter-

82. La bataille de la Somme a commencé le 1^{er} juillet 1916. Elle va durer jusqu'en novembre. Voir P. Miquel, *op. cit.*, p. 373-374.

reur parmi les habitants d'Anizy qui n'osent presque plus sortir de leurs maisons⁸³.

29 août - Chaleur étouffante, précurseur de l'orage qui éclate vers le soir. Départ du 25^e et de tous les soldats cantonnés ici.

30 août - Un détachement du 16^e succède au 25^e. Nous avons chez nous, comme précédemment, l'officier payeur et sa suite, la cuisine de campagne et des chevaux.

Septembre 1916 - 25^e mois de l'occupation - 652^e jour de canonnade

4 septembre - La journée a été marquée par une canonnade à roulement continu sur la Somme. C'est un des plus terrifiants duels d'artillerie dont l'écho soit parvenu à nos oreilles.

16 septembre - Départ du préposé à la commandature, logé chez M. le maire ; c'est un nommé Meyer, simple sergent major qui, durant près d'un an, était chargé de faire exécuter les ordres toujours durs de l'autorité allemande. Il relevait du commandant de Chailvet qui vient aussi de quitter ce village après un trop long séjour pour le pays.

24 septembre - On nous annonce, de divers côtés, la prise de Péronne par les troupes franco-anglaises avec un grand nombre de prisonniers allemands. Nous attendons avec anxiété la confirmation de cette nouvelle de source ennemie, c'est-à-dire, très suspecte.

Octobre 1916 - 26^e mois de l'occupation - 678^e jour de canonnade

5 octobre - La canonnade sur la Somme redouble d'intensité.

Nous sommes menacés d'une réquisition de matelas. Il paraît que les Allemands manquent de laine pour la confection des vêtements militaires ; nos matelas leur en fourniront. C'est excessivement simple et peu coûteux pour eux. Qui en pâtira ?

7 octobre - Les habitants de la commune ont reçu l'ordre de la commandature de déclarer le nombre de leurs matelas.

10 octobre - Pour la quatrième fois, il est fait dans le pays une réquisition de tous objets de cuivre, d'étain, nickel et autres métaux. Des candélabres, suspensions, bougeoirs, lampes, etc., ont été ravis à leurs possesseurs. Pour pallier le brigandage, les ravisseurs paient ces objets avec des bons régionaux imposés aux villes, communes rurales, sous prétexte de contributions de guerre.

83. Lorsqu'il a demandé la croix de guerre pour sa commune le 8 août 1920, le maire d'Anizy-le-Château a rappelé ceci : « Situé sur les bords de l'Ailette, à quelques kilomètres du Chemin des Dames, Anizy eut la douleur suprême de subir le bombardement des pièces à longue portée de l'armée française : 3 et 4 juillet, 3 août 1916 ! Six morts et vingt-cinq blessés ! » (Arch. dép. Aisne, Collection Piette, dossier Anizy-le-Château).

16 octobre - Le canon reprend avec force, direction de Péronne qui n'a pas été reprise comme je le pensais. D'après *La Gazette des Ardennes*, il faut des efforts inouïs pour déloger les Allemands de leurs positions et faire le siège de chaque village. Aussi, nous n'avancons qu'avec une désolante lenteur.

31 octobre - Arrivée aujourd'hui d'un détachement du 26^e d'infanterie qui s'installe dans quelques maisons incomplètement occupées.

Novembre 1916 - 27^e mois de l'occupation - 708^e jour de canonnade

1^{er} novembre - *Fête de la Toussaint*, messe basse dite par M. le Curé de Saint-Julien en l'absence du curé de Chaillevois en traitement à la clinique de Laon⁸⁴. Les ouvriers civils, hommes et jeunes filles, ne sont pas exemptés des travaux des champs.

Il est encore arrivé des fantassins du 28^e régiment allemand.

2 novembre - Le détachement du 28^e arrivé hier quitte le village aujourd'hui dans l'après-midi. On signale d'importants passages de troupes se rendant soit sur la Somme, soit dans la direction contraire.

16 novembre - On parle de l'évacuation de quelques villages situés dans la forêt de Saint-Gobain ou dans son voisinage⁸⁵. Les Allemands auraient-ils l'intention de rapprocher leurs lignes de défense jusque dans notre région ?

19 novembre - On apprend d'une manière certaine que des habitants de Brancourt ont été évacués sur Aubenton et Liart. Cette nouvelle achève d'affoler certaines personnes déjà trop disposées à envisager les pires conséquences de cette affreuse guerre.

20 novembre - À Anizy, les habitants craignent toujours l'évacuation, d'autant plus qu'il arrive chaque jour de nombreux civils allemands, qu'il faudra nécessairement loger. Ces hommes de toute condition et de tout âge forment un troupeau lamentable.

Décembre 1916 - 28^e mois de l'occupation - 727^e jour de canonnade

2 décembre - Par ordre allemand, les habitants sont tenus de déclarer le nombre de kilos de pommes de terre qu'ils possèdent, à raison de 350 g par personne et par jour durant 9 mois. Les personnes qui en manquent, pourront en acheter aux Allemands, à raison de 250 g par habitant.

L'exactitude est exigée, sous peine d'une forte amende.

84. Depuis 1882, le curé de Chaillevois était Alfred Lallévé. Il était né en 1853 et avait été ordonné prêtre en 1880. Il était également curé de Montbavin (*Ordo divini officii recitandi [...] Pro anno Domini 1916*, Soissons, Évêché de Soissons, 1916, p. 150).

85. Il s'agit d'une fausse rumeur circulant aussi à Saint-Gobain. Voir Arch. dép. Aisne, J 1259, journal de guerre d'Eugène Goualin, chef de gare à Saint-Gobain, 16-18 novembre 1916.

3 décembre - Trois personnes du village, qui en avaient fait la demande, ont été informées hier soir, d'avoir à se tenir prêtes, ce matin, à la première heure pour prendre le train qui doit les emmener en France non occupée. Parmi elles, se trouve mon cousin Thiévard qui ne craint point d'affronter un long et pénible voyage pour rejoindre sa femme et ses enfants. J'ai été invité à profiter de ce train pour regagner Paris, mais mon grand âge, ma santé, la longueur du trajet et la rigueur de la saison m'ont obligé de décliner la permission.

7 décembre - Les cloches des villages voisins annoncent la prise de Bucarest par les Allemands. C'est encore une défaite pour les Roumains, nos récents alliés sur qui nous avions compté⁸⁶.

10 décembre - Il circule depuis quelques jours des bruits d'évacuation qui frappent d'épouvante une bonne partie des habitants du village et des villages voisins. Pour moi, dans la situation actuelle, je ne vois rien qui puisse justifier cette étrange panique.

12 décembre - Les Allemands font courir une sinistre nouvelle : l'assassinat du président Poincaré. Si elle était confirmée, quelles en seraient les conséquences ? Dictature militaire ou gouvernement révolutionnaire avec convention, comité de salut public, etc. Attendons.

14 décembre - Les bruits sinistres qui couraient depuis deux jours sur l'attentat contre le président Poincaré sont démentis⁸⁷. Heureusement !

On installe dans l'église plusieurs appareils de chauffage. Dans quel but ?

17 décembre - Arrivée dans le village d'un assez fort détachement de prisonniers russes qui logent dans l'église.

On doit les employer aux travaux qui se font dans le pays. Tout ceci explique le chauffage de l'église qui va être mise en bel état.

25 décembre - Fête de Noël qui se passe encore plus tristement que les années précédentes, notre église étant occupée par environ 250 prisonniers russes qui manquent à peu près de tout, dans cette saison rigoureuse. Il est défendu de leur procurer aucun secours.

27 décembre - Il se confirme que les Allemands ont enlevé les deux plus belles cloches de l'église d'Urcel, ne laissant que la plus petite. Le brigandage continue en s'accroissant tous les jours.

29 décembre - Une triste nouvelle nous est parvenue. Les brigands qui sont toujours nos maîtres se disposent à enlever les cloches de notre église, comme ils l'ont fait à Urcel. Le commandant a fait connaître à ce sujet, au maire de la

86. Les Allemands ont pris Bucarest le 6 décembre 1916. La Roumanie était entrée en guerre aux côtés de l'Entente le 17 août de la même année. Voir P. Miquel, *op. cit.*, p. 323-324.

87. Le n° 313 de *La Gazette des Ardennes* venait d'annoncer l'envoi par l'empereur d'Allemagne Guillaume II d'une proposition de paix aux gouvernements de l'Entente. Le 12 décembre 1916, a couru parmi les soldats allemands une rumeur qui évoquait l'arrivée imminente du télégramme mettant fin aux hostilités. L'élimination du président de la République Poincaré, chef du « parti de la guerre » en France, devait faire disparaître tout obstacle à la paix. Voir Jean et Marie-Odile Leclère (dir.), *La région de Montcornet et de Rozoy-sur-Serre de 1914 à 1918 (52 mois d'occupation). Le pays rostand occupé*, Montcornet, Collège « Le Ruisseau », 1996, décembre 1916.

commune, les ordres reçus de l'autorité militaire allemande. Décidément, c'est de plus en plus la guerre de la civilisation.

Janvier 1917 - 29^e mois de l'occupation - 754^e jour de canonnade

1er janvier - Triste, triste jour de l'an pour la troisième année de l'occupation au milieu des tristesses et des craintes sans cesse renouvelées de l'avenir et toutes les incertitudes sur le sort des siens et sur celui de la Patrie. O Dieu abrégés pour tous ces trop longues épreuves !

8 janvier - On construit, sur le côté sud-ouest du village, un immense baraquement dont on ignore la destination⁸⁸.

16 janvier - Jour de deuil pour la paroisse. Les Allemands enlèvent les cloches de notre église. Ainsi, ces voix célestes qui chantaient les joies et les deuils de la terre, nous ne les entendrons plus. Ainsi ces douces messagères qui semaient dans nos campagnes la bonne parole, vont être transformées, par la malice de nos ennemis, en engins de destruction et de mort. Ce nouveau crime restera-t-il impuni ? Que le ciel nous entende !

21 janvier - Le maire convoque les conseillers au sujet de la demande de pommes de terre qui lui est adressée (600 kg) pour la commune de Chaillevois, soi-disant pour ravitailler les populations évacuées. La difficulté est de se les procurer chez les habitants dont la plupart ont été obligés d'en acheter pour leur subsistance, les champs étant aux mains des Allemands.

Quelques habitants se résignent à faire des sacrifices en faveur des malheureux évacués.

Février 1917 - 30^e mois de l'occupation - 777^e jour de canonnade

7 février - De tous les attentats commis depuis le début de la guerre par l'autorité militaire allemande contre les populations des pays occupés, il n'en est peut-être pas de plus odieux que celui dont se rendent aujourd'hui coupables ces gens qui se targuent de haute civilisation et d'humanité. Sans égard pour l'enfance, la maladie et la vieillesse, dans la saison la plus rigoureuse, ils nous enlèvent tous nos matelas pour leur substituer je ne sais quelles ignobles paillasses qui devront désormais nous servir de lits.

13 février - Il se fait depuis quelques jours des transports considérables de troupes par camions automobiles dans la direction de Laon, ainsi que des travaux et des installations de lance-bombes et de canons dans notre région.

22 février - Les Allemands continuent d'exécuter dans tout le pays et les environs des travaux considérables de défense militaire, multiples voies ferrées, tran-

88. Dans l'attente de l'offensive Nivelle, les Allemands préparaient leur repli d'environ vingt kilomètres sur le front occidental entre Arras et Vailly. Voir P. Miquel, *op. cit.*, p. 399.

chées pour canons, réseau compliqué de fils télégraphiques ou téléphoniques s'étendant dans toutes les directions. Quant à la grande construction en planches, dont j'ai parlé plus haut, on suppose qu'elle sera affectée à une ambulance ou lazaret, comme l'appellent les Allemands. Il y a pour tout cela, un va-et-vient de camions automobiles, de voitures d'officiers visiteurs. Et tout cela n'augure rien de bon pour nous.

26 février - On parle du départ prochain du 16^e. Il est à craindre que les remplaçants ne vaillent pas ceux qui nous quittent.

27 février - On continue de poser des fils télégraphiques un peu partout et on mutile des arbres fruitiers qui gênent les Allemands. C'est une véritable toile d'araignée qui s'étend sur tout le pays.

28 février - Les Allemands qui logent chez nous depuis six mois reçoivent l'ordre de partir demain à 6 h. du matin. Nous regrettons ce départ dans la crainte d'autres occupants moins corrects et moins bons, car nous conservons un agréable souvenir de ces hommes, particulièrement de l'officier payeur.

Mars 1917 - 31^e mois de l'occupation - 802^e jour de canonnade

1^{er} mars - Heureusement pour nous, les Allemands dont j'ai parlé hier ont reçu ce matin contrordre et ont dû emménager de nouveau, ce qui les arrange beaucoup et nous aussi.

4 mars - Ce matin, départ définitif de l'officier payeur et de ses hommes. Nous apprenons que les habitants de Chavignon ont été évacués aujourd'hui⁸⁹. Quelle misère ! Aussi la terreur règne ici.

5 mars - On dispose de la place pour le nouvel officier payeur. La chambre de Blanche est transformée en bureau et occupée par un sergent major et son adjoint.

8 mars - Ce matin, nous trouvons une couche extraordinaire de neige qui empêche toute circulation et arrête les opérations militaires. Froid de 6 degrés au-dessous de zéro.

10 mars - On nous fait part de l'évacuation d'Anizy⁹⁰, ce qui nous touche spécialement à cause du départ de notre chère Germaine. Cette nouvelle redouble les craintes des habitants du village et finit par entamer mon assurance.

11 mars - Hier, après six jours de tranquillité, il nous est arrivé un nouvel officier payeur et ses hommes. Naturellement une autre installation dans les chambres.

Jour de désolation !

À 9 heures, par ordre allemand, les habitants du village condamnés à l'évacuation sont obligés de se rendre à la gare de Chailvet à 5 heures. Ce sont

89. Évacués à Étréaupont le 4 mars 1917, les habitants de Chavignon y sont restés jusqu'à l'Armistice (Arch. dép. Aisne, Collection Piette, dossier Chavignon).

90. Les habitants d'Anizy-le-Château ont été évacués le 9 mars 1917 (*Ibid.*, dossier Anizy-le-Château, lettre du maire au ministre de la Guerre (8 août 1920)).

les vieillards à partir de 60 ans et les enfants depuis⁹¹ l'âge de 14 ans. Dans le désarroi d'une pareille nouvelle, on fait à la hâte ses préparatifs de départ, très insuffisants et il faut se résigner à quitter sa demeure en abandonnant tout aux Allemands qui n'attendent que le moment de piller, de sorte qu'à notre retour, nous ne trouverons plus rien dans nos maisons que les traces du brigandage teuton. Hélas, hélas !

Un tombereau nous emporte, mon beau-frère et moi, avec d'autres vieillards à la gare où nous attendons plus d'une heure. Heureusement, la température s'est adoucie et vers 6 heures, le train s'ébranle vers l'inconnu. Mais nous avons la grande douleur de partir sans ma nièce qui n'était pas prête et nous nous demandons avec anxiété comment elle s'en tirera avec les nombreux Prussiens logés dans la maison. Ils auront bientôt enlevé nos provisions de bouche et dévalisé la basse-cour.

C'est dans des wagons à bestiaux que nous sommes entassés avec nos bagages et nous roulons vers Laon avec quantité d'autres évacués amenés des villages voisins.

Nous stationnons assez longtemps à la gare de Vaux et à d'autres gares, puis nous devinons que l'on nous déporte en Belgique en passant par Montcornet, Liart, Charleville, Givet, Dinant, Namur, le long du cours de la Meuse, dont on vante, à bon droit, les beautés que nous eussions admirées en d'autres temps si nos cœurs n'eussent été angoissés par l'inquiétude sans cesse croissante d'une situation si cruelle.

Nous avons passé une nuit sans sommeil dans notre compartiment rempli de bagages et peuplé d'une vingtaine de nos malheureux compatriotes.

Nous arrivons finalement à Gembloux, province de Namur, à 6 heures du soir, sur un quai désert, pêle-mêle avec nos bagages, attendant les porteurs qui, malgré leur empressement, nous obligent de rester une heure sur le quai de débarquement, en pleine campagne, exposés au froid, à la pluie et à l'obscurité commençante.

Heureusement, l'accueil empressé de la population nous console un peu de notre exil et que de monde pour une si petite ville ! Nous étions près de 1300 venus de France. On nous offre gratuitement une tasse de café dans un petit cabaret voisin de l'institut agronomique où nous devons passer la nuit, couchés sur la paille. Une bonne soupe nous restaure et nous prenons possession de la chambre qui nous est réservée où nous oublions de dormir⁹², ajoutant ainsi une nouvelle nuit blanche à celle que nous avons passée dans le train.

13 mars - Dans la matinée, de nombreux habitants de la ville de Gembloux se partagent les évacués et les emmènent avec leurs bagages dans leurs maisons où ils leur donnent l'hospitalité la plus large et la plus bienveillante. C'est une grande consolation pour tous.

91. Erreur d'Alexis Dessaint. Il faut lire « jusqu'à ». Les Allemands ne renvoyaient pas en France libre les jeunes gens en âge de combattre.

92. Alexis Dessaint a ajouté, là, au crayon, « sur la paille ».

Pour mon beau-frère et moi, nous sommes invités, grâce au cousin Leriche qui nous accompagne avec sa famille, par un monsieur très aimable, à le suivre, pour nous installer chez lui, durant le temps de la captivité.

Quelles ne furent pas notre surprise et notre admiration en entrant dans un véritable palais, connu dans le pays sous le nom de la *Villa Romaine*, grandiose et splendide spécimen de l'art italien. Le propriétaire de cette merveilleuse demeure décorée de colonnes et d'escaliers en marbre blanc est M. Le Doete, riche propriétaire, membre du comité national de ravitaillement et directeur de plusieurs œuvres de bienfaisance qu'il administre avec un dévouement que la population tout entière sait apprécier ; homme très distingué du reste et très simple en même temps, et vraiment nous n'avons qu'à nous féliciter d'une pareille hospitalité.

N'étaient la pensée de notre pauvre Blanche restée au pays avec les Allemands et les regrets de tout genre qui nous assaillent, nous serions relativement heureux dans un milieu si sympathique. D'autant plus que nous avons avec nous des amis qui nous rendent les meilleurs services. Combien de temps allons-nous passer dans cette demeure et que nous réserve l'avenir ? Dieu le sait. Les Allemands sont peu nombreux dans cette ville et nous ne sommes pas exposés à leur contact incessant. Et puis le canon ne nous réveille plus, bien que nous l'entendions encore de temps en temps, mais plus sourd.

6 avril - Voici bientôt un mois que nous avons été emmenés par nos ennemis dans cette hospitalière Belgique et si les heures s'écoulent pénibles et lentes, du moins nous sommes tous suffisamment abrités contre les rigueurs d'un hiver qui se prolonge au-delà de toute prévision. Ainsi, depuis près de deux semaines, la neige tombe presque chaque jour. La journée de mercredi 4 avril peut compter parmi les plus mauvaises de ce lamentable hiver. Hier encore la matinée a été détestable et il est à croire que la fête de Pâques sera attristée par le blanc linceul qui couvre aujourd'hui la terre.

D'autres peines, malheureusement, s'ajoutent aux tristesses de l'exil et la mort éclaircit chaque jour les rangs des pauvres réfugiés. Déjà 17 victimes des privations et des tribulations de tout genre ont laissé leurs dépouilles à la terre d'exil.

Samedi dernier, ma cousine Léonie Joré est décédée subitement et ses restes ont été, après un office solennel, conduits au cimetière avec deux autres cercueils contenant les corps de deux femmes, l'une de Lizy et l'autre de Vorges. Car elles sont nombreuses les communes dont la plupart des habitants ont fait partie de notre triste convoi du dimanche 11 mars : Lizy, Merlieux, Chaillevois, Chailvet, Bourguignon, Monampteuil, Laval, Novion, Presles, Vorges, Lierval, en tout près de 1 500 évacués.

Je note en passant que ceux qui n'ont pas pris de provisions au moins pour les premières semaines trouvent très insuffisant le ravitaillement distribué à Gembloux, d'autant plus que les objets d'alimentation qu'on pourrait se procurer ici sont d'un prix inabordable.

8 avril - La fête de Pâques est favorisée par le temps, et les offices sont suivis par une foule de fidèles, car ce pays est très religieux. Chaque dimanche il y a la

messe pour les réfugiés à 9 heures où M. le doyen ou les vicaires nous informent de ce qui concerne les compatriotes réfugiés dans les communes voisines. Cette messe de 9 h est très suivie, même par des gens qui, dans leur pays, ne fréquentaient l'église que très rarement. Il faut dire que la parole éloquente et courageuse du clergé paroissial est de nature à attirer nos compatriotes. Et puis après l'office on se retrouve sur la place de l'église et l'on se communique les nouvelles, non pas du pays ni des opérations militaires, puisque nous sommes encerclés ici comme à Chaillevois.

Nous touchons ici une allocation de 1,25 F par jour, deux fois par mois. Cette subvention aide nos concitoyens à payer leur ravitaillement en farine, sucre et café. On y ajoute de temps en temps une petite provision de galettes qui est toujours bien accueillie, surtout par les enfants.

10 avril - Les bourrasques de neige qui durent depuis 2 semaines et qui sont accompagnées d'un grand froid deviennent chaque jour plus violentes. Aujourd'hui surtout, elles forment des tourbillons qui obscurcissent l'air et chassent la neige dans toutes les directions. Si ce temps sévit sur l'ouest, on se demande ce que doivent souffrir nos malheureux soldats sans abri ou dans leurs tranchées découvertes.

D'un autre côté les ensemencements et les plantations du printemps sont impossibles et l'on craint la disette dans ce riche pays d'ordinaire si productif.

On annonce à Gembloux l'arrivée très prochaine d'un nouveau convoi de réfugiés ; d'où viennent-ils et comment les loger dans cette ville déjà si encombrée ou dans les villages voisins qui ne le sont pas moins ?

Je constate que ce coin de la Belgique a été jusqu'alors bien moins rançonné que chez nous. On y voit circuler voitures, chevaux et bœufs. Il y a aussi dans les prairies des troupeaux de vaches, de moutons et de porcs. C'est la réserve des Allemands qui en disposeront quand ils auront ruiné nos départements du Nord et de l'Est.

Quant aux hommes valides, il en reste peu, la plupart ayant payé de leur vie la résistance aux Allemands qui entraient dans leur pays, ou qui ont été emmenés en Allemagne comme prisonniers civils.

18 avril - Sauf deux jours, il tombe de la neige depuis trois semaines. Aujourd'hui ce sont des rafales qui empêchent toute sortie, surtout dans un pays surélevé et découvert. Nous attendons toujours des nouvelles de Blanche avec le concours de M. Le Doete qui veut bien s'informer de ceux de notre commune qui pensaient nous suivre bientôt. Jusqu'à ce jour notre espoir est déçu.

Mai et juin 1917 à Gembloux - Belgique

Avec le mois de mai nous sommes favorisés d'une température plus douce et nous en profitons pour des excursions dans la campagne ou sur ces belles routes ombragées d'ormes séculaires qui conduisent dans la direction de Namur, de Bruxelles, de Charleroi ou de Tirlemont. D'autres fois nous nous contentons du parc qui entoure le château et où l'on trouve, avec de l'ombrage, des fleurs

rare, des fruits et une magnifique serre où croît une vigne qui donne, paraît-il, les plus belles grappes de gros raisin. Nous nous demandons si, après le retrait des Allemands, il restera quelque chose de toutes ces richesses. Déjà le château a reçu la visite des garnisaires qui n'ont pas manqué d'enlever les plus beaux cuivres, comme ils l'ont fait dans notre pays.

Le propriétaire du château a renoncé, depuis la guerre, à habiter cette charmante résidence où se plaisent durant la belle saison, sa femme et ses enfants. Pour l'instant, ils sont dans leur hôtel à Bruxelles où ils trouvent difficilement et à grand prix les aliments qui conviendraient à leurs enfants encore en bas âge.

C'est ainsi que nous passons les mois de mai et juin dans une quiétude qui ne laisserait rien à désirer si les bonnes nouvelles que nous attendons depuis si longtemps nous arrivaient enfin. Mais ici, nous ne sommes pas mieux renseignés que dans notre pays. Nous ne recevons que *Le Bruxellois* soumis à la censure allemande et qui ne vaut guère mieux que la fameuse *Gazette des Ardennes*.

Nous avons eu pourtant la grande joie d'apprendre que les États-Unis avaient aussi déclaré la guerre à ce peuple sauvage qui s'est aliéné par ses crimes presque toutes les nations du monde⁹³. De sorte que ce n'est plus la guerre européenne, mais la guerre mondiale. Quant à la Russie, qui nous a déjà causé tant de déception, nous n'avons plus à compter sur elle car elle est en proie à la Révolution, et ses armées, en qui nous avions toute confiance, ne sont plus que des armées de guerre civile, à la grande satisfaction de nos ennemis⁹⁴.

À la fin de juin, la nouvelle d'un rapatriement prochain se répand parmi les réfugiés qui n'osent se livrer à leur espoir de délivrance après tant de déception. Mais enfin la commandature informe la municipalité de Gembloux de cette décision qui nous est communiquée et qui nous causerait la plus grande joie si elle ne contenait tant de restrictions désagréables. Ainsi le poids des bagages à emporter ne devra dépasser pour chaque personne 50 kg. Le voyage sera payé en argent français ; on ne nous laissera qu'une somme de 50 francs qui sera échangée contre des bons régionaux ou communaux de nos pays envahis. Pas de montres en or ou autres objets précieux, pas de papier imprimé ou non, pas de carte photographique ni d'autre sorte ; ce qui nous oblige à laisser en dépôt à nos hôtes belges tout ce qui nous est défendu d'emporter. C'est le jeudi 5 juillet que tous les réfugiés se réunissent à la gare dès le matin, attendant sous un jour gris et froid l'heure de la visite individuelle qu'il nous faut subir avant de prendre place dans le train qui ne s'ébranle que vers midi. Nous avons la douleur de voir arrêtés certains de nos compatriotes qui comptaient partir et qu'on a retenus sous prétexte qu'ils étaient encore en état de travailler pour les Allemands.

Le soleil a reparu et, en quittant Gembloux qui nous laisse un bon souvenir, nous revoyons d'autres villes belges, Namur, Dinant, qui ont subi les premières horreurs de la guerre comme le témoignent les ruines que nous apercevons. Puis, nous nous éloignons de la Meuse, nous traversons une partie du duché

93. Les États-Unis sont entrés en guerre contre l'Allemagne le 2 avril 1917.

94. Le tsar Nicolas II a abdiqué le 16 mars 1917.

du Luxembourg et nous entrons dans la Lorraine annexée en stationnant un peu dans la gare d'une ville, autrefois Thionville, visitée la veille par un avion qui avait fait d'importants dégâts. La nuit vient, nous perdons de vue les belles montagnes des Vosges pour nous retrouver le lendemain dans la plantureuse Alsace. Nous avons encore l'illusion d'être chez nous, mais les soldats allemands qui gardent la voie nous tirent de notre erreur et, quand nous apercevons la flèche de la cathédrale de Strasbourg, nos cœurs ne peuvent que faire des vœux pour le retour à la France de cette belle grande ville. Ce sera certainement le premier prix de la victoire que nous attendons depuis si longtemps.

Le Rhin que nous passons à Kehl, nous semble large comme un bras de mer.

Nous stationnons assez longtemps dans le duché de Bade, ce qui nous procure l'avantage de voir les ballons d'Alsace d'un côté, et de l'autre la Forêt Noire que nous longeons, en côtoyant de jolis villages situés sur les rives du Rhin. Mais la nuit gagne les hauteurs de la Forêt Noire et nous dérobe bientôt à la vue de cette contrée si accidentée. Nous montons toujours et lentement et quand le jour paraîtra, nous serons à Schaffouse où nous subirons une dernière visite de nos colis et de nos poches par les Allemands que nous espérons bien ne plus revoir.

C'est à Zurich, grande et belle ville de Suisse que nous respirons enfin l'air réconfortant de la liberté. Nous y sommes paternellement accueillis par des messieurs et des dames de la Croix-Rouge qui, depuis trois mois, sont chargés de recevoir les pauvres réfugiés et qui nous offrent un excellent déjeuner au café au lait et au gruyère dans une des salles de cette gare monumentale où notre train est arrêté depuis de longues heures. Juste avant le départ, nous avons la visite de ces messieurs qui nous offrent du chocolat, sucreries, des cigares et même des paquets de tabac. Nous avons le loisir d'admirer ce splendide pays dont les habitants nous saluent au passage de leurs vivats, à l'adresse de la France. On nous dit que ce train nous emmène vers le lac de Genève que nous contournons en grande partie par Lausanne et la petite ville de Saint-Maurice où, pour la première fois depuis trois ans, il nous est donné d'applaudir une musique française et d'entendre le chant national de la Marseillaise. Puis nous continuons en admirant le beau lac et nous arrivons à Évian, notre premier arrêt sur la terre de France. Nous sommes reçus magnifiquement au casino où l'on nous offre gratuitement un bon dîner, non sans entendre et applaudir un chaleureux discours d'accueil suivi d'un message officiel. Puis on nous remet un billet de logement qui nous permet de nous rendre dans un hôtel désigné pour y recevoir le vivre et le couvert. Nous sommes heureux d'y trouver un bon repas après deux nuits passées en chemins de fer. Le lendemain, un certain nombre de nos compatriotes sont autorisés à se rendre à Paris, appelés par leurs parents ou amis. Aussi, ils nous quittent avec joie, dans la pensée qu'ils vont revoir les leurs et rentrer dans la vie de famille. D'autres, comme moi, qui n'avaient pas reçu de lettre de rap-pel sont condamnés à attendre encore quelques jours ou quelques semaines avant qu'on leur permette de regagner la grande ville et leur foyer.

Après deux jours passés à Évian, agréable ville d'eaux, nous sommes envoyés en attente à Thonon, chef-lieu d'arrondissement de la Haute-Savoie. Ils

sont nombreux encore les réfugiés qui vont s'y retrouver en attente de leur départ. On nous désigne l'établissement des Bains, grand hôtel situé sur le lac d'où l'on jouit d'une vue admirable.

Nous passons encore une douzaine de jours dans cette jolie ville que nous ne regrettons pas d'avoir visitée et qui offre, avec des vues superbes, de charmantes excursions. Ce long repos nous donne la force de reprendre notre voyage le 22 juillet, et nous sommes heureux, après les formalités d'usage, de rentrer à Paris où je retrouve mon appartement en bon état, grâce à une excellente amie qui avait eu l'extrême obligeance de le préparer depuis longtemps et qui nous fit la plus aimable réception.

C'était la fin, je l'espérais, des épreuves qui duraient depuis trois ans.